

Thésaurus des psychoses chez Lacan

AVERTISSEMENT

Ce recueil des occurrences de la psychose dans l'enseignement de Lacan est un index détaillé, mais lorsque les passages sont plus longs, on a seulement relevé quelques indications. Il convient de toujours aller vérifier la citation dans son contexte.

Lorsque les textes ont été publiés, les citations sont référées au numéro de page. Pour les Séminaires inédits, on renvoie à la date de la leçon concernée.

Patrick Valas

— LE SÉMINAIRE

1953-1954 : *les Écrits techniques de Freud* (SEUIL, 1975)

O. Structure de l'hallucination. Réponse au commentaire de Jean Hyppolite (p. 69-73).

1. « Quand nous étudierons l'introduction au narcissisme, vous verrez que Freud lui-même, pour désigner la différence entre ce qui est démence précoce, schizophrénie, psychose, et ce qui est névrose [...] » (p. 106).

« Nous entrons là dans la distinction essentielle à faire entre névrose et psychose, quant au fonctionnement de l'imaginaire [...] » (p. 107).

A propos du cas de l'enfant-loup : « C'est un de ces cas graves qui nous laissent dans un grand embarras quant au diagnostic, dans une grande ambiguïté nosographique [...] » (p. 107).

2. A propos du commentaire du cas de R. Lefort : « Un délire hallucinatoire n'a qu'une chose de commun avec ce qui se passe chez ce sujet, c'est cette dimension, qu'a finement remarquée Madame Lefort, qui est que cet enfant ne vit que le réel. Si le mot hallucination signifie quelque chose c'est ce sentiment de réalité. Il y a dans l'hallucination quelque chose que le patient assume véritablement comme réel. Vous savez combien cela reste problématique même dans une psychose hallucinatoire. Il y a dans la psychose hallucinatoire chronique de l'adulte une synthèse de l'I et du R, qui est tout le problème de la psychose. » (p. 120)

3. Toujours à propos de l'enfant-loup : « C'est le rapport entre la maturation strictement sensorimotrice et les fonctions de maîtrise imaginaire chez le sujet, qui fait le très grand intérêt de cette observation. Toute la question est là. Il s'agit de savoir dans quelle mesure c'est cette articulation-là qui est intéressée dans la schizophrénie. Nous pouvons, selon notre penchant et l'idée que chacun de nous se fait de la schizophrénie, de son mécanisme et de son ressort essentiel, situer ou non ce cas dans le cadre d'une affection schizophrénique. Il est certain que ce n'est pas une schizophrénie au sens d'un état, dans la mesure où vous nous en montrez la signification et la mouvance. Mais il y a là une structure schizophrénique de relation au monde et toute une série de phénomènes que nous pourrions rapprocher

8 — Thésaurus des psychoses

à la rigueur de la série catatonique. Certes, il n'y en a à proprement parler aucun symptôme, de sorte que nous ne pourrions situer le cas, dans un tel cadre, comme l'a fait Long, que pour le repérer approximativement. Mais certaines déficiences, certains manques d'adaptation humaine, ouvrent vers quelque chose qui plus tard, analogiquement, se présentera comme une schizophrénie. Qu'il s'agisse de phénomènes de l'ordre psychotique, plus exactement de phénomènes qui peuvent se terminer en psychose, cela ne me paraît pas douteux. Ce qui ne veut pas dire que toute psychose présente des débuts analogues. » (10 mars 1954, p. 122-123)

4. « Il y a pour Freud un rapport entre une chose x qui s'est passée sur le plan de la libido, et le désinvestissement du monde extérieur qui est caractéristique des formes de démence précoce. » (p. 131)

5. « Or, dans la schizophrénie, il se passe quelque chose qui perturbe complètement les relations du sujet au réel, et noie le fond avec la forme. » (p. 132)

6. A propos de la théorie jungienne : « Elle ne permet pas de saisir la différence qu'il peut y avoir entre le retrait dirigé, sublimé, de l'intérêt pour le monde auquel peut arriver l'anachorète et celui du schizophrène, dont le résultat est pourtant structurellement distinct puisque le sujet se retrouve parfaitement englué. » (17 mars 1954, p. 133)

7. « Si le prochain trimestre nous arrivons à aborder le cas Schreber et la question des psychoses, nous aurons à mettre les dernières précisions sur la signification que nous pourrions donner à la projection. » (7 avril 1954, p. 177)

8. « Lire Schreber est passionnant. Il y a moyen de faire là-dessus un traité complet de la paranoïa et d'apporter un riche commentaire sur le mécanisme des psychoses. » (5 mai 1954, p. 185)

9. « Alexander part du schéma logico-symbolique bien connu où Freud déduit les diverses formes de délires selon les diverses façons de nier. Je l'aime — ce n'est pas moi qui l'aime — ce n'est pas lui que j'aime — je ne l'aime pas — il me hait — c'est lui qui m'aime — ce qui donne la genèse de divers délires : le jaloux, le passionnel, le persécutif, l'érotomaniaque, etc. » (16 juin 1954, p. 262)

1954-1955 : le *Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*
(SEUIL, 1980)

10. «[...] c'est à quel point le diagnostic de psychose chez l'enfant est discuté et discutable. D'une certaine façon, on ne sait pas si l'on fait bien d'employer le même mot pour les psychoses chez l'enfant et chez l'adulte. Pendant des décades, on se refusait à penser qu'il pût y avoir chez l'enfant de véritables psychoses. On cherchait à rattacher les phénomènes à quelques conditions organiques. La psychose n'est pas du tout structurée de la même façon chez l'enfant et chez l'adulte. Si nous parlons légitimement de psychoses chez l'enfant, c'est qu'en tant qu'analystes, nous pouvons faire un pas de plus que les autres dans la conception de la psychose. Comme sur ce point nous n'avons pas encore de doctrine, pas même dans notre groupe [...] sur la psychose de l'adulte, a *fortiori* sur celle de l'enfant, la plus grande confusion règne encore » (p. 127-128).

11. « La psychose de l'enfant peut-elle nous éclairer par contrecoup sur ce que nous devons penser de la psychose de l'adulte ? » (p. 128)

12. « Le problème du rêve laisse entièrement ouverts tous les problèmes économiques de la psychose. » (2 février 1955, p. 129)

13. « " Je nai pas de bouche "... La seule différence, c'est que pour ces vieilles dames, en proie au syndrome dit de Cotard, ou délire de négation, en fin de compte c'est vrai. Ce à quoi elles se sont identifiées est une image où manquent toute béance, toute aspiration, tout vide du désir, à savoir ce qui proprement constitue la propriété de l'orifice buccal. Dans la mesure où s'opère l'identification de l'être à son image pure et simple, il n'y a pas non plus de place pour le changement, c'est-à-dire la mort. C'est bien ce dont il s'agit dans leur thème — à la fois elles sont mortes et elles ne peuvent plus mourir, elles sont immortelles — comme le désir. Dans la mesure où ici le sujet s'identifie symboliquement avec l'imaginaire, il réalise en quelque sorte le désir. » (p. 278)

14. « La question de la paranoïa postanalytique est très loin d'être mythique. Il n'y a pas besoin qu'une cure ait été poussée très loin pour qu'elle donne une paranoïa tout à fait consistante. » (p. 283)

15. « Ça met généralement très longtemps à se faire, un délire chronique, il faut que le sujet en mette un bon coup. En général il y met le tiers de sa vie. Je dois dire que la littérature analytique d'une certaine façon, constitue un délire *ready-made*, et il n'est pas rare de voir des sujets habillés avec ça, de confection. » (p. 283-284)

16. « Un fou est justement celui qui adhère à cet imaginaire purement et simplement. » (p. 284)

17. « Que le sujet finisse par croire au moi est comme tel une folie. » (p. 288)

18. « Que veut dire paranoïa ? Que veut dire schizophrénie ? Paranoïa, à la différence de schizophrénie, est toujours en relation avec l'aliénation imaginaire du moi. » (25 mai 1955, p. 288)

19. « Certains voient dans les phénomènes de la dépersonnalisation des signes prémonitoires de désintégration, alors qu'il n'est nullement nécessaire d'être prédisposé à la psychose pour avoir mille fois éprouvé des sentiments semblables, dont le ressort est dans le relation du symbolique à l'imaginaire. » (p. 310)

20. « Il n'y a pas derrière l'obsession, comme vous le disent certains théoriciens, le danger de la folie, le symbole déchaîné. Le sujet obsédé n'est pas le sujet schizoïde qui en quelque sorte, parle directement au niveau de ses pulsions. » (p. 311)

21. « Prendre l'imaginaire pour du réel est ce qui caractérise la paranoïa. » (8 juin 1955, p. 315)

1955-1956 : **les Psychoses**
(SEUIL, 1981)

22. Freud : ligne de partage entre paranoïa et schizophrénie (p. 12).

23. En psychiatrie : psychose n'est pas démence. Psychose = folie, Freud ne s'est pas plus mêlé que ça de nosographie (p. 12).

24. Lacan parle de la distinction entre la paranoïa chez les Allemands et la conception avant sa thèse, purement phénoménologique (p. 12-13 sq.).

25. Clérambault : psychoses toxiques (p. 14).

26. Nouveauté de l'abord de la paranoïa par Freud (à la Champol-lion) : « Il le déchiffre à la façon dont on déchiffre les hiéroglyphes. » (p. 19)

27. « Chez le sujet psychotique au contraire, certains phénomènes élémentaires, et spécialement l'hallucination qui en est la forme la plus caractéristique, nous montrent le sujet complètement identifié à son moi avec lequel il parle, ou le moi totalement assumé sur le mode instrumental. » (P- 23)

28. « [...] notre tentative de situer par rapport aux trois registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel, les diverses formes de psychoses. » (16 décembre 1955, p. 23)

29. Kraepelin, paranoïa, paranoïde, démence précoce (p. 26).

30. Délire d'interprétation # délire de revendication (p. 27).

31. « Il y a lieu de distinguer entre les psychoses paranoïaques et les psychoses passionnelles. » (p. 27)

32. « Est-ce à dire qu'il faille éparpiller les types cliniques, aller à une certaine pulvérisation ? Je ne le pense pas. » (p. 27)

33. Lacan parle de sa thèse : rapport du phénomène élémentaire, etc. (p. 28).

34. « Prenons la psychose passionnelle... » etc. (p. 31).

35. « La question qui a été ici suffisamment promue pour prendre toute sa valeur, celle du *Qui parle ?*, doit dominer toute la question de la paranoïa. » (p. 33)

36. Hallucinations psychiques verbales # hallucinations psychomotrices (Seglas) (p. 33).

37. Délire hypocondriaque (p. 34).

38. « [Schreber] permet de saisir des notions structurales dont l'extrapolation est possible à tous les cas [...] Nouveauté fulgurante, et en même temps éclairante, qui permet de refaire une classification de la paranoïa sur des bases complètement inédites. » (p. 37)

39. Homosexualité et paranoïa (p. 40).

40. « " Galopiner ", qui nous a donné la signature de tout ce qui nous était dit jusque-là. » (p. 42) ; — les mots clés.

41. Schreber : deux types de phénomènes où se dessine le néologisme — l'intuition et la formule (p. 43) ; mot de l'énigme — ritournelle — forme pleine et forme vide (p. 44).

42. Lacan évoque un cas de schizophasie qu'il a publié vers les années trente dans les Annales méd/co-psycho/ogiques — la désintégration schizophrénique portant sur la structure du discours : sémantème ou lexème (p. 44).

43. « C'est le registre de la parole qui crée toute la richesse de la phénoménologie de la psychose [...] L'hallucination verbale qui y est fondamentale est justement un des phénomènes les plus problématiques de la parole. » (p. 46)

44. (« Galopiner ») « Lorsqu'elle vous parle, vous savez qu'elle est un sujet à ceci qu'elle essaie de vous blouser. » (p. 49) ; — un délire partiel.

45. « La question est la suivante : premièrement, est-ce que le sujet vous parle ?, — deuxièmement, de quoi parle-t-il ? » (p. 51)

46. « Il vous parle de quelque chose qui lui a parlé. » (p. 51)

47. « Le fondement même de la structure paranoïaque est que le sujet a compris quelque chose qu'il formule, à savoir que quelque chose a pris forme de parole, qui lui parle. » (p. 51)

48. « C'est à propos de la structure de cet être qui parle au sujet que le paranoïaque vous apporte le témoignage. » (p. 52)

49. Aliénation forme générale imaginaire # aliénation dans la psychose.
« [S'il n'y avait pas l'Autre], il n'y aurait pas de psychose. Les psychoses seraient des machines à parole. » (p. 52)

50. Trois types de délires (p. 52) :
délire de jalousie se reproche à soi-même aliénation investie (p. 52)
délire de persécution ^interprétations intuitives aliénation convertie (p. 53)
délire érotomaniaque'tives du réel aliénation divertie (p. 54)
(30 novembre 1955)

51. La pièce rapportée du fantasme psychotique (p. 56).

52. Le cas de « truie » (p. 58 sq.).

53. Origine et paranoïa (7 décembre 1955, p. 61).

54. La psychose n'est pas un simple fait de langage (14 décembre 1955, p. 71).

55. « Cette certitude délirante, il faut vous rompre à la retrouver partout où elle est. » (p. 89) (jalousie délirante, jalousie névrotique).

56. « Le délirant à mesure qu'il monte l'échelle des délires est de plus en plus sûr de choses posées comme de plus en plus irréelles. C'est ce qui distingue la paranoïa de la démence précoce, le délirant les articule avec une richesse [...] » (p. 89)

57. Délire paranoïaque # nosologie classique, paraphrénie (p. 89).

58. Délire paranoïaque # délire mystique (Jean de la Croix) (p. 90).

59. « Ne disons pas que le fou se passe de la reconnaissance de l'autre. » (p. 90)

60. « J'entérine l'acq/ing-ouf comme équivalent à un phénomène hallucinatoire. » (p. 93)

61. « Qu'est-ce que le phénomène psychotique ? C'est l'émergence dans la réalité d'une signification énorme. » (p. 99)

62. La stabilisation du délire du sujet : « Est-ce une guérison ou non ? C'est une question qui vaut la peine d'être posée. » (p. 99)

63. « Qu'est-ce que le début d'une psychose ? Une psychose a-t-elle comme une névrose une préhistoire ? Y a-t-il ou non une psychose infantile ? » (p. 100)

64. « Tout laisse apparaître que la psychose n'a pas de préhistoire. » p. 100

65. « Un fourmillement imaginaire se substitue à la médiation symbolique de sorte que le signifiant en est tout remanié. » (11 janvier 1956, p. 101)

66. « Le délire de grandeur, c'est à savoir que la castration ne lui fait plus rien à partir du moment où son partenaire est Dieu. » (p. 104)

67. « Un petit syndrome, de persécution tout simplement, apparaît chez Dora par rapport à son père. » (p. 106)

68. « Vais-je dire que Dora est une paranoïaque ? Je n'ai jamais dit cela, et je suis assez scrupuleux en matière de diagnostic de psychose. » (p. 106).

69. « Exiger dans la psychose les troubles dans l'ordre du langage. » (p. 106)

70. « Un délire de présomption, ce n'est pas pour autant une psychose. » (18 janvier 1956, p. 106)

71. « Il est bien naturel que nous lisions aussi avec nos yeux de psychiatre. » (p. 118)

72. « Le refoulé dans la psychose, si nous savons lire Freud, reparaît dans un autre lieu, *in altéra*, dans l'imaginaire, et là en effet sans masque. » (p. 120)

73. Théorie analytique de Freud de la psychose, après sa mort : « La psychose n'est plus interprétée à partir de l'économie complexe d'une

dynamique des pulsions, mais à partir des procédés employés par le moi pour s'en tirer avec diverses exigences, pour se défendre contre des pulsions. Le moi redevient non seulement le centre, mais la cause du trouble. » (p. 120)

74. « Jamais Freud n'a défini la psychose hallucinatoire sur le modèle du fantasme. » (p. 121)

75. « Une psychose n'est pas seulement cela, ce n'est pas le développement d'un rapport imaginaire, fantasmatique, au monde extérieur. » (p. 121)

75. Aspect clinique de Schreber : confession hallucinatoire — stupeur hallucinatoire (25 janvier 1956, p. 122).

77. « Pourquoi un état terminal serait-il moins instructif qu'un état initial ? » (p. 134)

78. « La notion de phénomène élémentaire, les distinctions des hallucinations, des troubles de l'attention, de la perception, des divers niveaux dans l'ordre des facultés, ont certainement contribué à obscurcir notre rapport aux délirants. » (1^{er} février 1956, p. 137).

79. Paranoïa # paraphrénie de Freud, c'est-à-dire schizophrénie (p. 153).

80. « Il s'agit de savoir comment ce signifiant inconscient se situe dans la psychose. » (p. 160) [il paraît bien extérieur au sujet] ; — différence entre *Verdrängung* et *Verwerfung* quant à leur localisation subjective (p. 161).

81. « Pour arriver à classer les hallucinations d'une façon qui soit conforme, il convient de les observer dans des contrastes réciproques, les oppositions complémentaires que le sujet signale lui-même. Ces oppositions font en effet partie d'une même organisation subjective, et d'être données par le sujet, elles ont une plus grande valeur que si elles étaient faites par l'observateur. En outre, il faut suivre leur succession dans le temps. » (8 février 1956, p. 160).

82. « [Dans la psychose], l'inconscient est là, mais ça ne fonctionne pas » (p. 164).

83. La jalousie délirante # la jalousie transitive (p. 166).
84. « Chez les schizophrènes, le désordre proprement psychotique va en principe beaucoup plus loin que chez le paranoïaque. » (p. 166)
85. « De quoi s'agit-il quand je parle de Verwerfung ? Il s'agit du rejet d'un signifiant primordial dans des ténèbres extérieures, signifiant qui manquera dès lors à ce niveau. Voilà le mécanisme fondamental que je suppose à la base de la paranoïa. » (p. 171)
86. « Leur délire, ils l'aiment, les psychotiques, comme ils s'aiment eux-mêmes. » (5 février 1956, p. 178)
87. « Structures freudiennes des psychoses ». — « Quelles fonctions ces phénomènes de langage ont-ils dans les psychoses ? » (p. 181)
88. « Il y a dans la psychose exclusion de l'Autre où l'être se réalise dans l'aveu de la parole. » (p. 182)
89. (Dans la psychose) « constitution du sujet dans l'allusion imaginaire » (p. 183).
90. Conviction passionnelle # conviction délirante (21 mars 1956, p. 215).
91. « Rien ne ressemble autant à une symptomatologie névrotique qu'une symptomatologie prépsychotique. » (p. 216)
92. « Le mécanisme du comme *si* que Madame Hélène Deutsch a mis en valeur comme une dimension significative de la symptomatologie des schizophrénies. » (p. 218)
93. Le point essentiel, qu'on ne met pas en relief, c'est que le délire commence à partir du moment où l'initiative vient d'un Autre. *L'Autre veut cela.* » (p. 218)
94. « C'est de cela qu'il s'agit tout le temps dans le délire. On leur " fait faire " ceci. » (p. 219)

95. L'Autre est exclu, il est d'autant plus affirmé dans l'autre (11 avril 1958, p. 220).

96. La psychose concerne le rapport du sujet au signifiant, au-delà de la prolifération des significations (p. 225).

97. (Les psychotiques) « La réponse leur est peut-être venue avant la question. » (p. 227)

98. « Le manque d'un signifiant amène nécessaire le sujet à remettre en cause l'ensemble du signifiant. Voilà la clé fondamentale du problème de l'entrée dans la psychose, de la succession de ses étapes et de sa signification. » (p. 229)

99. L'interprétation (la certitude de signification sans contenu) diffère de l'hallucination (p. 229).

100. « J'ai présenté vendredi une psychose hallucinatoire chronique. » (p. 234)

101. « Le délire des psychoses hallucinatoires chroniques manifeste un rapport très spécifique du sujet par rapport à l'ensemble du système du langage dans ses différents ordres. » (p. 233)

102. « Dans le délire, c'est bien la fonction réelle du père dans la génération que nous voyons surgir sous une forme imaginaire. » (25 avril 1956, p. 241)

103. Folie raisonnante (p. 246).

104. « On ne saurait mieux mettre en évidence la dominance de la contiguïté dans le phénomène hallucinatoire, qu'en pointant l'effet de parole interrompue. » (p. 249)

105. Pourquoi les jeux de signifiant finissent dans la psychose par occuper le sujet tout entier (2 mai 1956, p. 250).

106. « C'est à partir de la relation du sujet au signifiant et à l'autre, avec les différents étages de l'altérité, autre imaginaire et Autre symbolique, que nous pouvons articuler cette intrusion, cet envahissement psychologique du signifiant qui s'appelle la psychose. » (2 mai 1956, p. 250).

107. « Si le névrosé habite le langage, le psychotique est habité, possédé, par le langage. » (p. 284)

108. La forme très bien cernée par Clérambault sous le nom d'automatisme mental des vieilles filles (p. 285).

109. « A quoi tient la différence entre quelqu'un qui est psychotique et quelqu'un qui ne l'est pas ? Elle tient à ceci que pour le psychotique une relation amoureuse est possible qui l'abolit comme sujet, en tant qu'elle admet une hétérogénéité radicale de l'Autre. Mais cet amour est aussi un amour mort. » (p. 287)

110. « Qu'est-ce que nous entrevoyons de l'entrée dans la psychose ? — sinon que c'est à la mesure d'un certain appel auquel le sujet ne peut pas répondre, que se produit un foisonnement imaginaire de modes d'être qui sont autant de relations au petit autre, foisonnement que supporte un certain mode du langage et de la parole. » (p. 289)

111. Entre le mot plein (signification ineffable) et la ritournelle (31 mai 1956, p. 290).

112. « Je n'en sais pas le compte, mais il n'est pas impossible qu'on arrive à déterminer le nombre minimum de points d'attache fondamentaux entre le signifiant et le signifié nécessaires à ce qu'un être humain soit dit normal, et qui, lorsqu'ils ne sont pas établis, ou qu'ils lâchent, font le psychotique. » (6 juin 1956, p. 304) (Remarque : l'autoérotisme de l'enfant chez Freud, c'est sa façon de dire qu'il n'y a pas d'Autre pour lui, ce qui ne veut pas dire que l'autre n'est pas ; en effet, les objets existent pour le nourrisson.)

113. « [Je ne prétends pas couvrir] le champ de la paranoïa dans son entier. » (p. 335)

114. « Observez ce moment crucial avec attention et vous pourrez cerner ce franchissement dans toute entrée dans la psychose — c'est le moment où de l'autre comme tel, du champ de l'autre, vient l'appel d'un signifiant essentiel qui ne peut être reçu. » (p. 344) ; — présentation d'un cas par Lacan.

115. Le « menu commentaire du courant de la vie qui fait le texte de l'automatisme mental » (p. 345).

116. Automatisme mental : le terme est refusé par Lacan, et « son usage en psychiatrie reste problématique » (p. 345).

117. *Automaton*, automatisme mental, Clérambault (p. 346).

118. Freud, Ida Macalpine, psychose (27 juin 1956, p. 346). 1 19.

Érotomanie divine de Schreber (p. 351).

120. « Le délire de Schreber se présente dans sa terminaison avec tous les caractères mégalomaniaques des délires de rédemption dans leurs formes les plus développées. » (p. 351)

121. « La mégalomanie représente ce par quoi s'exprime la crainte narcissique. » (p. 351)

122. (L'élément essentiel en jeu dans le conflit est l'objet viril). « Seul il nous permet de rythmer et de comprendre les différentes étapes de l'évolution du délire, ses phases et sa construction finale. » (4 juillet 1956, p. 352)

1956-1957 : « La relation d'objet et les structures freudiennes »

123. [...] où il devient dès lors la proie des significations de l'autre. C'est très précisément en ce point que s'embranchent ce que je vous ai indiqué l'année dernière comme l'origine de la paranoïa » (13 mars 1957).

124. « J'y ai insisté depuis longtemps — je crois que c'est dans ma thèse ou dans quelque chose de presque contemporain — c'est le caractère ravageant, très spécialement chez le paranoïaque, de la première sensation orgastique complexe. Pourquoi chez le paranoïaque ? » (27 mars 1957)

125. (Le délire du petit Hans) « est quelque chose qui n'a rien à faire avec une psychose, mais pour lequel le terme n'est pas inappliqué » (10 avril 1957).

1957-1958 : « **Les formations de l'inconscient** »

126. « C'est, sinon le dernier ressort, du moins le mécanisme essentiel de cette réduction de l'Autre, du grand Autre comme siège de la parole, à l'autre imaginaire, cette suppléance du symbolique par l'imaginaire, et même comment nous pouvons concevoir l'effet de totale étrangeté du réel qui se produit dans les moments de rupture de ce dialogue du délire, par quoi seulement le psychotique peut soutenir en lui ce que nous appellerons une certaine intransitivité du sujet. » (6 novembre 1957)

127. « Cette réduction de la duplicité de l'Autre avec un grand A et de l'autre avec un petit a, de l'Autre siège de la parole et garant de la vérité, et de l'autre duel en face de qui il se trouve comme étant sa propre image — la disparition de cette dualité est précisément ce qui donne au psychotique tant de difficulté à se maintenir dans un réel humain, c'est-à-dire dans un réel symbolique. » f/b/dj

128. « Autour de la question du champ précœdipien se placent d'une part, la question de la perversion, d'autre part, la question de la psychotie. » (15 janvier 1958)

129. « Le Président Schreber entend, au point majeur, fécond de sa psychotie, quoi ? Très exactement deux sortes fondamentales d'hallucinations, qui ne sont bien entendu jamais isolées comme telles dans les manuels classiques. Pour comprendre quelque chose à l'hallucination, il vaut mieux lire l'œuvre, remarquable sans doute, et exceptionnelle, d'un psychotique comme le Président Schreber, que de lire tous les meilleurs auteurs psychiatres qui ont abordé le problème de l'hallucination. » f/b/d.j

130. Schreber lui-même distingue deux ordres de choses : les voix qui parlent dans la langue fondamentale, et d'en apprendre au sujet le code par cette parole même : a) une série d'hallucinations qui sont des messages sur un néco-code (venant de l'Autre) ; (b) les messages interrompus (puis message) dissociations du message et du code (29 janvier 1958).

131. Répression structurale et non pas génétique : « [...] invasion dans le monde des objets de l'image du corps qui est si manifeste — je parle des délires du type schrebérien [...] (5 février 1958).

132. Verwerfung. « [C'est] pour autant que dans le champ de son désir,

il faut qu'elle soit le phallus, que la femme éprouvera la *Vervverrung*, que l'identification », etc. (23 avril 1958).

133. « Ce qui se produit dans la psychose, pour autant le Nom-du-père est rejeté, je veux dire est l'objet d'une *Verwerfung* primitive qui n'entre pas dans le cycle des signifiants — et c'est pourquoi aussi le désir de l'Autre, et nommément le désir de la mère n'y est pas symbolisé —, c'est très précisément ce qui sur ce schéma, si nous devons représenter la position de la psychose, nous ferait dire que ce désir comme tel — je ne veux pas dire en tant qu'existant, chacun sait bien que même les mères d'un psychotique ont un désir, encore que ce ne soit pas toujours sûr — assurément n'est pas symbolisé dans le système du sujet, et c'est cela qui nous permet de voir ce que nous voyons, à savoir que pour le psychotique, la parole de l'Autre ne passe nullement dans son inconscient, l'Autre lui parle sans cesse, l'Autre en tant que lieu de la parole. » (25 juin 1958)

134. « La structure du délire de jalousie, c'est justement d'attribuer à l'Autre un désir qui est cette sorte de désir esquissé, ébauché dans l'imaginaire, qui est celui du sujet. » (*Ibid.*)

1958-1959 : « Le désir et son interprétation »

135. A propos de l'ouvrage Damourette et Pichon : « Ce forclusif, qui est si singulièrement incarné dans la langue française par ces « pas », « point » ou « personne », « rien », « goutte », « ni » qui portent en eux-mêmes ce signe de leur origine dans la trace — car tout cela, ce sont des mots qui désignent la trace —, c'est là que l'action de forclusion, l'axe symbolique de forclusion est rejeté en français. » (7 janvier 1959)

Le Séminaire sur Ham/ef commence au 18 mars (Orn/car ?, n° 25)

136. « La crainte de l'aphan/s/s chez les sujets névrosés correspond, contrairement à ce que croit Jones, à quelque chose qui doit être compris dans la perspective d'une insuffisante formation, articulation, d'une partielle forclusion du complexe de castration. » (4 février 1959)

137. « Le trou de cette perte qui provoque chez le sujet le deuil, où est-il ? Il est dans le réel. Il entre par là dans une relation qui est l'inverse de celle que je promeus devant vous sous le nom de *Verwerfung*. » (22 avril 1959, *Orn/car ?*, n° 26-27, p. 30).

138. Ce par quoi le deuil s'apparente à la psychose [*ibid.*].

139. (*Le deuil*), « phénomène dont j'ai déjà indiqué la parenté avec un mécanisme *psychotique* » (*ibid.*).

140. « Le délire de Schreber, c'est ce qui va nous permettre de saisir la fonction de la voix dans le délire. » (20 mai 1959)

141. « Voir en quoi la voix dans le délire répond tout spécialement aux exigences formelles de ce a pour autant qu'il peut être élevé à la fonction signifiante de la coupure. » (*Ibid.*)

142. La fonction éminente de la *Verwerfung* : « C'est en tant que la coupure est à la fois constitutive et en même temps irrémédiablement externe au discours en tant qu'elle le constitue, qu'on peut dire que le sujet, en tant qu'il s'identifie à la coupure, est *Verwerfung*. C'est bien à cela qu'il s'appréhende et s'aperçoit comme réel. » (24 juin 1959)

1959-1960 : l'Éthique de la psychanalyse (SEUIL, 1986)

143. [L'article de Freud sur « Le refoulement »] « se rapporte explicitement à la question que pose à Freud l'attitude schizophrénique, c'est-à-dire la prévalence extraordinaire, manifeste des affinités de mots dans ce qu'on pourrait appeler le monde schizophrénique » (p. 56).

144. [Freud] « s'aperçoit ensuite que la position particulière du schizophrène nous met, d'une façon plus aiguë que dans toute autre forme névrotique, en présence du problème de la représentation » (p. 57).

145. « Dans la paranoïa, chose curieuse, Freud nous apporte ce terme

que je vous prie de méditer dans son jaillissement primordial — Versagen des G/ubens. Ce premier étranger par rapport à quoi le sujet a à se référer d'abord, le paranoïaque n'y croit pas. » (p. 67)

146. « La mise en fonction du terme de la croyance me semble accentuée dans un sens moins psychologique qu'il n'apparaît au premier abord. L'attitude radicale du paranoïaque, telle que Freud la désigne, intéresse le mode le plus profond du rapport de l'homme à la réalité, à savoir ce qui s'articule comme la foi. Vous pouvez voir ici avec facilité comment se fait le lien avec une autre perspective, qui vient à sa rencontre. Je vous l'ai déjà désignée en vous disant que le ressort de la paranoïa est essentiellement rejet d'un certain appui dans l'ordre symbolique, de cet appui spécifique autour de quoi peut se faire — nous le verrons dans les entretiens qui suivront — la division en deux versants du rapport à dos D/ng. » (9 décembre 1959, p. 67)

147. Questionnement de Laplanche sur la Verwerfung : S'agit-il du Nom-de-père, comme il s'agit dans la paranoïa, ou s'agit-il du Nom-du-père ? » (p. 80)

148. « Ainsi je vous ai rapporté un jour une formule très courte, qui rapproche les mécanismes respectifs de l'hystérie, de la névrose obsessionnelle et de la paranoïa, de trois termes de sublimation, l'art, la religion et la science. A un autre endroit, il [Freud] rapproche la paranoïa du discours scientifique. » (p. 154-155)

149. Paranoïa et incroyance (3 février 1960, p. 155-157).

150. « Le sujet est littéralement à son origine et comme tel, l'élosion d'un signifiant, le signifiant sauté dans la chaîne. » (p. 264)

1960-1961 : « **Le Transfert dans sa disparité subjective** »

151. Platon : *Verwerfung* de la castration — à propos des androgynes d'Aristophane (21 décembre 1960).

152. A propos de la vie éternelle de Socrate, discutant du pair et de l'impair : « la figure du syndrome de Cotard, cet infatigable questionneur me semble méconnaître que sa bouche est chair » (11 janvier 1961).

1961-1962 : « **L'identification** »

153. « Le névrosé, comme le pervers, comme le psychotique lui-même, ne sont que des faces de la structure normale. » (13 juin 1961)

154. « Pour le psychotique le corps propre, qui est à distinguer à sa place, dans cette structuration du désir, le corps propre a toute son importance. » (*Ibid.*)

155. « Le psychotique est normal dans sa psychose et par ailleurs, parce que le psychotique, dans le désir, a affaire au corps. »

1962-1963 : « **L'angoisse** »

156. « Sur tel dessin de schizophrène, il y a un arbre. Et qu'y a-t-il au bout de ses branches ? Il y a ce qui, pour un schizophrène, remplit le rôle que les loups jouent pour ce cas bordel/ne qu'est l'Homme aux loups. Au bout des branches, il y a un signifiant. Mais ici, c'est au-delà des branches de l'arbre que la schizophrène en question écrit la formule de son secret : /o sono sempre *vista*, à savoir ce qu'elle n'a jamais pu dire jusque là, " Je suis toujours vue ". Encore, ici, faut-il que je m'arrête, pour vous faire apercevoir qu'en italien comme en français, *w'sfa* a un sens ambigu. Ce n'est pas seulement un participe passé, c'est aussi la vue avec ses deux sens subjectif et objectif, la fonction de la vue et le fait d'être vue, comme on dit, la vue du paysage, celle qui est prise comme objet sur une carte postale. » (19 décembre 1962)

157. « La différence totale qu'il y a du Dieu des Juifs au Dieu de Platon, même si l'histoire chrétienne a cru devoir, à propos du dieu des Juifs, trouver près du Dieu de Platon sa petite évasion psychotique [...] » (/b/d.J.

158. A propos du sujet, ce n/eder/commen, ce qu'il est comme a : « Ce n'est pas pour rien que le sujet mélancolique a une propension telle, et toujours accomplie avec une rapidité fulgurante, déconcertante, à se balancer par la fenêtre. » (16 janvier 1963)

159. « La possibilité de ce fantasme du corps morcelé que certains d'entre vous ont reconnu, ont rencontré chez les schizophrènes » (*ibid.*).

160. A propos d'une « recherche récente concernant les coordonnées du déterminisme de la schizophrénie » : « recherche qui ne prétendait pas du tout épuiser ce déterminisme, mais qui en connotait un des traits en remarquant, strictement et rien de plus, l'articulation de la mère du schizophrène à ce qu'avait été son enfant au moment où il était dans son ventre : rien d'autre qu'un corps inversement commode ou embarrassant, à savoir la subjectivation de a comme pur réel (23 janvier 1963).

161. « Dans la psychose, ce n'est pas que les objets soient envahissants qui constitue leur danger pour le moi, c'est que la structure même de ces objets [non spécularisables] les rend impropres à la moisaison. » (*ibid.*)

162. « La relation duelle pure dépossède — le sentiment de relation de dépossession est marqué par les cliniciens pour la psychose — dépossède le sujet de cette relation au grand Autre. » (*ibid.*)

163. A propos de la voix comme objet a séparé, « la voix que nous connaissons bien, que nous croyons bien connaître, sous prétexte que nous en connaissons les déchets, les feuilles mortes, sous la forme des voix égarées de la psychose. » (22 mai 1963)

164. A propos de l'amour idéalisé de l'obsessionnel : « Qu'est-ce qui distinguerait ce type d'amour d'un amour érotomanique, si nous ne devons pas chercher ce que l'obsessionnel engage de lui dans l'amour ? » (26 juin 1963)

165. « Si nous ne distinguons pas l'objet a du $i(a)$, nous ne pouvons pas concevoir ce que Freud, dans la même note, rappelle et articule puissamment, ainsi que dans l'article bien connu sur « Deuil et mélancolie », sur la différence radicale qu'il y a entre mélancolie et deuil. » (3 juillet 1963)

166. La fonction du a par rapport au $l'(a)$ est « ce qui fait la différence avec ce qui se passe dans la mélancolie et dans la manie » (*ibid.*).

167. Le passage de Freud dans « Deuil et mélancolie », où « s'étant engagé dans la notion du retour, de la réversion de la libido prétendument objectale sur le moi propre du sujet, il avoue : dans la mélancolie, ce processus, il est évident — c'est lui qui le dit — qu'il n'aboutit pas » (*ibid.*).

168. « L'objet surmonte sa direction, c'est l'objet qui triomphe. » (*ibid.*)

169. « [...] ce qui nécessite pour le mélancolique de passer, si je puis dire, au travers de sa propre image en l'attaquant, d'abord pour pouvoir atteindre dans cet objet a qui le transcende ce dont la commande lui échappe, dont la chute l'entraînera dans la précipitation suicide, avec cet automatisme, ce mécanisme, ce caractère nécessaire et foncièrement aliéné avec lequel vous savez que se font les suicides de mélancoliques, et pas dans n'importe quel cadre : si ça se passe si souvent à la fenêtre, sinon à travers la fenêtre, ce n'est pas un hasard. C'est le recours à une structure qui n'est autre que celle que j'accentue comme étant celle du fantasme. » (*ibid.*)

170. « Ce rapport à a par où se distingue tout ce qui est du cycle manie-mélancolie de tout ce qui est du cycle idéal, de la référence deuil ou désir, nous ne pouvons le saisir que dans l'accentuation de la différence de fonction du a par rapport à *i(a)*. » (*ibid.*)

171. « Disons tout de suite, en passant, que dans la manie, c'est la non-fonction du a, et non plus simplement sa méconnaissance, qui est en cause. C'est le quelque chose par quoi le sujet n'est plus lesté par aucun a, qui le livre, quelquefois sans aucune possibilité de liberté, à la métonymie infinie et ludique pure de la chaîne signifiante. » (*ibid.*)

10 novembre 1963 : « **Les Noms-du-père** »

173. « La voix de l'Autre doit être considérée comme un objet essentiel. Tout analyste sera appelé à lui donner sa place, ses incarnations diverses, tant dans le choix de la psychose que dans la formation du surmoi. »

**1964 : les Quatre concepts fondamentaux de
la psychanalyse**
(SEUIL, 1973)

173. « Il n'est pas sûr qu'on puisse parler du délire de la psychose hallucinatoire d'origine confusionnelle comme le fait Freud, trop rapidement, en y voyant la manifestation de la régression perceptive du désir arrêté. » (5 février 1964, p. 48)

174. A propos de l'holophrase : « C'est assurément quelque chose du même ordre dont il s'agit dans la psychose. Cette solidité, cette prise en masse de la chaîne signifiante primitive est ce qui interdit l'ouverture dialectique qui se manifeste dans le phénomène de la croyance.

Au fond de la paranoïa elle-même, qui nous paraît pourtant tout animée de croyance, règne ce phénomène de l'Ung/aufaen. Ce n'est pas le n'y pas croire, mais l'absence d'un des termes de la croyance, du terme où se désigne la division du sujet. S'il n'est pas, en effet, de croyance qui soit pleine et entière, c'est qu'il n'est pas de croyance qui ne suppose dans son fond que la dimension dernière qu'elle a à révéler est strictement corrélative du moment où son sens va s'évanouir. » (10 juin 1964, p. 216)

175. « J'ai montré en son temps qu'il est impossible de concevoir la phénoménologie de l'hallucination verbale si nous ne comprenons pas ce que veut dire le terme même que nous employons pour le désigner, c'est-à-dire des voix.

C'est en tant que l'objet de la voix y est présent qu'y est présent le perc/p/ens. L'hallucination verbale n'est pas un faux perceprum, c'est un perc/p/ens dévié. Le sujet est immanent à son hallucination verbale. » (17 juin 1964, p. 232).

176. « Alors se comprend rétroactivement ce vertige, par exemple, de la page blanche, qui, chez tel personnage, doué, mais accroché à la limite du psychotique, est comme le centre du barrage symptomatique qui lui barre tous les accès à l'Autre. » (p. 242)

1964-1965 : « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse »

177. « La voix dont Socrate nous témoigne assurément qu'elle n'était

28 - Thésaurus des psychoses

point une métaphore, la voix pour laquelle il s'arrêtait de parler pour entendre ce qu'elle avait à lui dire, tout comme un de nos hallucinés » (20 janvier 1965).

178. « Ce qu'est un objet a dans la psychose, la névrose, la perversion, ce n'est pas partiel. » (3 février 1965)

179. Le cercle de réversion et de la bouteille de Klein, « à propos de quoi pourrait se distinguer la façon dont se font les sutures : ça ne se fait pas au même point, ni avec le même but chez le psychotique, le névrosé, le pervers » ; — les structures subjectives (7 avril 1965).

180. « Si vous êtes psychotique, cela veut dire que vous vous intéressez au message, essentiellement dans la mesure où elle sait que vous le lisez. Ceci est toujours oublié dans l'examen du psychotique. Il ne sait pas ce que veut dire le message, mais le sujet engendré dans le signifiant du message sait qu'il le lit, lui le psychotique. » (*Ibid.*)

181. « On n'a jamais assez souligné à quel point, dans la paranoïa, ce n'est pas seulement des signes de quelque chose que reçoit le paranoïaque, c'est le signe que quelque part on sait ce que veulent dire ces signes que lui ne connaît pas. » (5 mai 1965)

182. « La psychose qui sait qu'il y a un signifié, mais n'en est pas pour autant sûre de rien. » psychose — *lektion* : il lit le message névrose — fulcanon : il va à la rencontre perversion — // s'inféresse au *désir* (*ibid.*).

183. La présentation de malade : « Un sujet est psychanalyste, non pas savant, rambarde derrière des catégories dans lesquelles il aurait des tiroirs à ranger des symptômes psychotiques, névrotiques ou autres, mais pour autant qu'il entre dans le jeu signifiant. Et c'est en quoi un examen clinique, une présentation de malade, ne peut absolument pas être le même au temps de la psychanalyse ou au temps qui précède », etc. (*ibid.*).

184. « Ceux qui ne croient pas à l'Autre, qui sont sûrs de la Chose, ceux-là, ce sont les psychotiques. » (19 mai 1965)

185. La tri-partition : la demande de l'Autre — névrose ; la jouissance de l'Autre — perversion ; l'angoisse de l'Autre — psychose (16 juin 1965).

1965-1966 : « L'objet de la psychanalyse »

186. « Je n'ai jamais fait allusion à cette dimension que sous la forme du *tu* [ta femme, etc.], cette forme de message qu'on reçoit de l'Autre et sous une forme inversée, c'est là que j'ai insisté au niveau du président Schreber : la perforation. L'engagement balance autour de : tu es celui qui me suivras, ou suivra. » (5 janvier 1966)

187. La voix n'est pas la sonorité. « Quand je pense que nous en sommes encore, dans la phénoménologie de la psychose, à nous interroger sur la texture sensorielle de la voix, alors qu'avec simplement les six ou huit pages de préluce que j'ai donné à mon article (« D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »), je désigne l'abord parfaitement précis sous lequel peut être de nos jours interrogé le phénomène de la voix. Il n'y a qu'à prendre le texte de Schreber et voir ce que j'ai appelé fonction de la voix en tant que telle.

Moyennant quoi pourra commencer à se détacher cette position invraisemblable qui consiste à mettre en question l'objectif des vo'x de l'halluciné. Vous objectiveriez l'halluciné, en quoi ses voix seraient-elles moins objectives ? Sous prétexte qu'elle n'est pas sensorielle, la voix serait-elle de l'irréel ? Est-ce que la voix est irréelle de ce que nous la soumettons aux conceptions de la communication scientifique, à savoir qu'il ne peut pas la faire reconnaître ? Et la douleur, est-ce qu'il peut la faire reconnaître ? Où va-t-on discuter que la douleur soit réelle ? Le statut de la voix est à faire entrer dans les catégories mentales du clinicien, qui, même quand il réussit — je l'ai noté dans le texte, il y a des phénomènes de voix qui s'accompagnent de mouvements laryngés et musculaires autour de l'appareil respiratoire —, n'épuise pas la question, mais n'a pas fait avancer d'un pas de plus le statut de la voix. » (20 avril 1965)

188. « Socrate se référait à sa voix. Il ne suffit pas de prétendre en finir et croire qu'on a satisfait du fait qu'il se référait à sa voix, pour dire qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. » (*Ibid.*)

1966-1967 : « La logique du fantasme »

189. « Comment se fait-il que le savoir analytique passe dans le réel ?

S'agirait-il, ce savoir étant rejeté dans le symbolique, d'une sorte de *Verwerfung* ?» (15 février 1967)

190. « La *Ver/eugnung* — terme auquel, s'appuyant sur Freud, on voudrait référer les effets que j'ai réservés à la *Verwerfung* — s'en distingue : ce qui est de l'ordre de la *Ver/eugnung* est toujours ce qui a affaire à l'ambiguïté qui résulte des effets de l'acte comme tel. » (15 février 1967)

191. «C'est ce rejet de la castration qui marque l'entrée de la pensée du Je comme tel dans un réel qui le rend bien, puisque ce Je ne se soutient dans la syntaxe que sous la forme du " Je ne pense pas " » (1^{er} mars 1967)

192. « La science en effet refuse de dépendre du langage : non qu'elle se passe du sujet, mais, dès lors qu'elle s'instaure, elle expulse le sujet du langage, le cernant au plus strict de son essence comme pur effet de sa structure, et comme effet de vide. » (12 avril 1967)

193. « Le sujet, donc, rejeté du symbolique, reparaît dans le réel, rendu présent dans l'histoire de la science par son seul support : le langage lui-même, devenu l'objet de la nouvelle linguistique. » (12 avril 1967)

1967-1968 : « L'acte analytique »

194. « Quand l'environnement n'est pas approprié dans les premiers jours, les premiers mois du bébé, quelque chose peut fonctionner qui fait ce *freezing*, cette gélation ; assurément c'est là quelque chose où seule l'expérience peut trancher. Et là encore, il y a au regard de ses conséquences psychotiques quelque chose que Winnicott a fort bien vu. » (6 décembre 1967)

195. « L'acte du cog/fo, c'est l'erreur sur l'être, comme nous le voyons aussi dans l'aliénation définitive qui résulte du corps qui est rejeté dans l'étendue ; le rejet du corps hors de la pensée, c'est la grande *Verwerfung* de Descartes. Elle est signée de son effet. Il reparaît dans le réel, c'est ici dire l'impossible. Il est impossible qu'une machine soit corps, c'est pourquoi le savoir le prouve toujours plus en le mettant en pièces détachées. Cette aventure, nous y sommes, je n'ai pas besoin, je le pense, de faire des allusions. » (10 janvier 1968)

196. « Il est tout de même facile pour quiconque a un petit peu réfléchi sur ce qu'il en est de la fonction de la Trinité chrétienne de trouver des équivalents tout à fait précis quant aux fonctions que la psychanalyse permet d'élaborer, et tout à fait spécialement celle que j'ai mise en valeur dans l'un de mes articles, celui sur les questions préalables à tout traitement possible de la psychose, sous le terme du grand *phi*. Seulement le grand \$ n'est pas une position très tenable en dehors des catégories de la psychose. » (21 février 1968)

1968-1969 : « D'un autre à l'Autre »

197. « Il n'y a pas de sujet de la jouissance sexuelle. Ces remarques n'ont pas d'autre intérêt que de nous permettre de préciser le sens du phallus comme signifiant manquant. Il est le signifiant hors système et pour tout dire, celui conventionnel à désigner ce qui est de la jouissance sexuelle radicalement forclus. Si j'ai parlé de forclusion, à juste titre, pour désigner certains effets de la relation symbolique, c'est ici qu'il faut voir, qu'il faut désigner le point où elle n'est pas révisable ; et si j'ajoute que tout ce qui est refoulé dans le symbolique reparaît dans le réel, c'est bien en ça que la jouissance est tout à fait réelle — c'est que dans le système du sujet, elle n'est nulle part symbolisée ni symbolisable non plus. » (14 mai 1969)

198. « Ce " signifiant de la jouissance ", ce signifiant exclu pour autant qu'il est celui que nous promouvons sous le terme du " signifiant phallique " [...] » (21 mai 1969).

199. « [...] voire le choix entre névrose et psychose. Il n'y a pas eu de choix, le choix était déjà fait » f/b/d.J.

200. « L'exploitation du travailleur ne consiste très précisément qu'en ceci que la jouissance est exclue du travail et que du même coup elle lui donne tout son réel. » ffb/d.j

1969-1970 : « L'envers de la psychanalyse

« La psychanalyse à l'envers »

201. « Mais comment Freud définit-il la position psychotique dans une lettre que j'ai maintes fois citée ? Précisément de ceci qu'il appelle *Unglauben*, ne rien vouloir savoir du coin où il s'agit de la vérité ; chose étrange. » (21 janvier 1970)

202. « Rappelez-vous ses termes (il s'agit de Freud) — un jugement qui rejette et condamne (*Verleugnung*). Je le dis forclos du symbolique, et ce savoir reparaît dans le réel de l'hallucination. » (8 avril 1970 ; — repris dans « Radiophonie ».)

1970-1971 : « D'un discours qui ne serait pas du semblant »

203. A propos de Stoller et du transsexualisme : « Une des choses les plus surprenantes, c'est que la phase psychotique de ces cas est complètement éludée par lui, faut évidemment de tout repère, la forclusion lacanienne ne lui étant jamais parvenue aux oreilles [...] ce qui explique tout de suite et très aisément la forme de ces cas. » (20 janvier 1971)

204. « Sous l'angle de ce qui se passait pour la détermination psychotique de Schreber, c'est en tant que signifiant capable de donner un sens au désir de la Mère qu'à juste titre je pouvais situer le Nom-du-père. » (16 février 1971)

1971-1972 : « ...ou pire » Le savoir du psychanalyste

205. « Le transsexualiste ne veut plus être signifié phallus par le discours sexuel qu'il dénonce comme impossible. Il n'a qu'un tort, c'est de vouloir

forcer le discours sexuel, qui, en tant qu'impossible, est à l'usage du réel, de vouloir le forcer par la chirurgie. » (8 décembre 1971)

206. « La distinction pourtant faite de la forclusion et de la discordance est à rappeler à l'entrée de ce que nous ferons cette année [...] Notre " pas-tout ", c'est la discordance. Mais qu'est-ce que la forclusion ? Elle est à placer dans un registre différent de celui de la discordance. Il n'est de forclusion que du dire, que de ce quelque chose qui existe, de l'existence qui est promue à ce qu'assurément il nous faut lui donner de statut, statut dont quelque chose puisse être dit ou non, c'est de cela dont il s'agit dans la forclusion. » (8 décembre 1971)

207. « Ce qui distingue le discours du capitalisme, c'est le rejet (*Verwerfung*) en dehors de tous les champs du symbolique, avec comme conséquence, le rejet de la castration. » (6 janvier 1972)

208. « Pourquoi le savoir serait-il comme je disai avoué ? C'est de cette question que Freud a pris la *Verwerfung*. Il l'appelle : un jugement qui, dans le choix, rejette. Il ajoute qu'il condamne. Et je le confirme. Ce n'est pas parce que la *Verwerfung* rend fou un sujet quand elle se produit dans l'inconscient, qu'elle ne règne pas — et du même nom où Freud l'emprunte — qu'elle ne règne pas sur le monde comme un pouvoir rationnellement justifié. » (1^{er} juin 1972)

209. (Il n'y a pas de maladie mentale). « A juste titre, au sens de l'entité nosologique, comme on disait autrefois. Ce n'est pas du tout entitaire, la maladie mentale. La mentalité a des failles. » (21 juin 1972)

1972-1973 : **Encore**
(SEUIL, 1975)

210. A propos de l'usage des ronds de ficelle : « Souvenez-vous de ce qui peuple hallucinatoirement la solitude de Schreber — Nun *will* ich m/en... maintenant je vais me... Ou encore — *S/e sollen nämlich...* vous devez quant à vous... [...] un chaînon, de manquer, libère tous les autres, soit leur retire le Un. » (13 mai 1973, p. 115)

1973-1974 : « **Les non-dupes errent** »

211. « C'est singulier, ça peut paraître frappant, n'est-ce-pas, que ce soit comme ça à propos de la psychose que j'ai glissé vers cette question, qu'il a fallu Freud pour que je me la pose vraiment : qu'est-ce que c'est que le savoir ? » (19 février 1974).

212. « La patiente de ma thèse, " le cas Aimée ", elle savait, simplement elle confirme, elle confirme ce dont vous comprendrez que j'en sois parti. Elle inventait — bien sûr, ça ne suffit pas à assurer, à confirmer que le savoir, ça s'invente, parce que comme on dit, elle débloquait. » (19 février 1974)

213. A propos du nommer-à : « Qu'est-ce que c'est que cette trace ? Cette trace désigne le retour du Nom-du-père, en tant précisément que le Nom-du-père est *verwerfen*, forclos, rejeté, et qu'à ce titre il désigne cette forclusion dont j'ai dit qu'elle est le principe de la folie même. Est-ce que ce nommer-à n'est pas le signe d'une dégénérescence catastrophique ? » (19 mars 1974)

1974-1975 : « R.S.I. »

214. « N'importe qui atteint la fonction d'exception qu'a le père, on sait avec quel résultat, celui de sa *Vervverfung*, dans la plupart des cas, par la filiation qu'il engendre, avec le résultat psychotique que j'ai dénoncé. » (21 juin 1975, *On/car ?*, n° 3, p. 107)

215. « Je vous l'ai déjà dit au passage dans un article sur le président Schreber — rien de pire que le père qui profère la loi sur tout — pas le père éducateur, surtout, mais plutôt en retrait sur tous les magistrères. » (21 juin 1975, *On/car ?*, n° 3, p. 108)

216. A propos du comique de la psychose, en référence à l'amour : « la différence est pourtant manifeste entre y croire, au symptôme, ou le croire. C'est ce qui fait la différence entre la névrose et la psychose. Dans

la psychose, les voix, non seulement le sujet y croit, mais il les croit. Tout est là, dans cette limite. » (21 janvier 1975), *Orn/car ?*, n° 3, p. 110)

217. « Si j'ai intitulé ce séminaire *les*, et non pas *le*, Noms-du-père, c'est que j'avais déjà certaines idées de la suppléance du Nom-du-père. » (11 février 1975, *Orn/car ?*, n° 4, p. 99)

218. « Penser qu'on a trouvé le dernier mot, serait-ce de la paranoïa ? Non, la paranoïa, ce n'est pas ça, c'est un engluement imaginaire. C'est une voix qui sonorise le regard qui y est prévalent, c'est une affaire de congélation du désir. Mais enfin quand même, ce serait de la paranoïa. » (8 avril 1975, *Orn/car ?*, n° 5, p. 42)

219. « [...] ce qui montre bien la mesure de la vérité elle-même, à savoir, ce que démontre la paranoïa du Président Schreber, qu'il n'y a de rapport sexuel qu'avec Dieu. C'est ça la vérité. Et c'est bien ce qui met en question l'existence de Dieu » (*ibid.*).

220. A propos du cartel : « Ce que je souhaite, c'est quoi ? L'identification au groupe. C'est sûr que les êtres humains s'identifient à un groupe. Quand ils ne le font pas, ils sont foutus, ils sont à enfermer. » (15 avril 1975, *Orn/car?*, n° 5, p. 55)

1976 : « Ouverture de la section clinique »

« La paranoïa, je veux dire la psychose, est pour Freud absolument fondamentale. La psychose est ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas. » (*Orn/car ?*, n° 9, p. 12)

« Dans la paranoïa, le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. » (*ibid.*)

« Il est bien certain que le paranoïaque, non seulement il s'identifie au symptôme, mais que l'analyste s'y identifie également : [Freud] a maintenu que le psychanalyste ne doit jamais hésiter à délirer. » (*ibid.*, p. 13)

« Si j'étais plus psychotique, je serais probablement meilleur analyste. J'essaye de l'être le moins possible ! » (*ibid.*)

1975-1976 : « **Le sinthome** »

221. « Cette élation qu'on dit être au principe de je ne sais quel sinthome que nous appelons en psychiatrie la manie » (18 novembre 1975, *Orn/car?*, n° 6, p. 3).

222. « Il fut un temps où j'avançais dans une certaine voie, avant que je ne sois sur celle de l'analyse, dont ma thèse porte témoignage — De *la* psychose paranoïaque dans ses rapports avec la *personnalité*. Si j'ai si longtemps résisté à la républication de ce livre, c'est simplement que la psychose paranoïaque et la personnalité n'ont pas de rapport. Parce que c'est la même chose. En tant qu'un sujet noue à trois l'imaginaire, le symbolique et le réel, il n'est supporté que de leur continuité, les trois sont une seule et même consistance. Et c'est en cela que consiste la psychose paranoïaque. » (16 décembre 1975, *Orn/car ?*, n° 7, p. 7)

223. « A bien entendre ce que j'énonce aujourd'hui, en pourrait-on déduire qu'à trois paranoïaques pourrait être noué au titre du symptôme un quatrième terme qui se situerait comme personnalité, distincte au regard des trois personnalités précédentes, et leur symptôme ? » (*Ibid.*)

224. « Est-ce à dire qu'elle serait paranoïaque, elle aussi ? Rien ne l'indique s'agissant d'une chaîne borroméenne constituée d'un nombre indéfini de nœuds à trois. Une telle chaîne ne constitue plus une paranoïa [...] » (*Ibid.*)

225. « A partir de quand est-on fou ? Joyce était-il fou ? » (10 février 1976, *Orn/car ?*, n° 8, p. 6)

226. « [...] savoir si oui ou non Joyce était fou [...] » A propos du nœud borroméen : « Chacune de ces boucles se continue dans l'autre d'une façon non distinguée, et du même coup, ce n'est pas un privilège que d'être fou. » (*Ibid.*, p. 13)

227. « N'y a-t-il pas comme une compensation de cette démission paternelle, de cette *Verwerfung* de fait, dans ceci que Joyce s'est senti impérieusement appelé — c'est le mot, qui résulte d'un tas de choses dans son texte — à valoriser le nom qui lui est propre au dépens du père ? [...] Le nom propre fait tout ce qu'il peut pour se faire plus que le signifiant du maître. » (*Ibid.*)

228. « Il se trouve que vendredi, à ma présentation de quelque chose qu'on considère généralement comme des cas, j'ai examiné un cas de folie assurément qui a commencé par le synthome *paroles imposées*. C'est tout au moins ainsi que le patient l'articule lui-même. » (17 février 1976, *ibid.*, p. 15)

229. «[Sa fille Lucia] est ce qu'on appelle couramment schizophrène. » (*Ibid.*)

230. « Il était donc comme il s'exprime, *télépathe émetteur*. » (*Ibid.*, p. 17)

231. « [...] Joyce, qui a défendu farouchement sa fille, qu'on appelle schizophrène, contre l'emprise des médecins, n'articulait qu'une chose — ma fille est une télépathe. » (*Ibid.*)

232. « Quoi qu'il en soit, que Joyce articule à propos de Lucia qu'elle est une télépathe me paraît, en raison de ce malade dont je considérais le cas, me paraît certainement indicatif de quelque chose dont Joyce témoigne en ce point même, la carence du père. » (*Ibid.*)

233. « L'orientation du réel, dans mon ternaire à moi, forclôt le sens. Je dis ça parce qu'on m'a posé la question hier soir de savoir s'il y avait d'autres forclusions que celle qui résulte de la forclusion du Nom-du-père. Il est bien certain que la forclusion a quelque chose de plus radical, puisque le Nom-du-père est en fin de compte quelque chose de léger. Mais il est certain que c'est là que ça peut servir, au lieu que la forclusion du sens par l'orientation du réel, nous n'en sommes pas encore là. » (16 mars 1976, *Orn/car?*, n° 9, p. 34)

1976-1977 : L'insu que sait de l'une bévée s'aile a mourre

234. A propos du Verbier de l'homme aux loups : « Il y en a peut-être qui sont là, qui ont assisté à mes élucubrations sur l'homme aux loups, à propos de quoi j'ai parlé de forclusion du Nom-du-père. » (11 janvier 1977, *Orn/car?*, n° 14, p. 7)

235. « Entre folie et débilité mentale, nous n'avons que le choix. » (*Ibid.*, P-9)

236. « Est-ce que c'est vrai que l'Un qui est au principe de l'univers est capable de s'en aller en poudre, que l'Un de l'univers ne soit pas un, ou ne soit qu'un entre autres ? [...] Ceci comporte qu'on dise que, tout exclu que soit l'universel, la forclusion de cet universel implique le maintien de la particularité. » (8 mars 1977, Orn/car ?, n° 16, p. 11)

237. A propos du somnambulisme : « Mais à la vérité, la maladie mentale qu'est l'inconscient ne se réveille pas. » (17 mai 1977, Orn/car ?, n° 17-18, p. 21)

238. « Entre le déclin social et l'idée de Dieu, il n'y a pas de commune mesure. » (*Ibid.*)

239. Clérambault et l'automatisme mental. « Moi, j'ai vu récemment — à ma présentation de malades comme on dit, si tant est qu'ils soient malades — un Japonais qui avait quelque chose que lui-même appelait l'écho de la pensée. Que serait l'écho de la pensée si Clérambault ne l'avait pas épingle ? [...] C'est normal l'automatisme mental ! » (*Ibid.*, p. 22)

II — SCILICET

240. « Je ne vais pas ici rappeler ce qui résulte, là où un système symbolique tient à l'être de nécessiter qu'on le parle, de ce qu'une *Vervverfung* s'y opère : soit le rejet d'un élément qui lui est substantiel. La formule en est pierre d'angle de mon enseignement : il reparaît dans le réel. Eh bien, c'est ce qui dans le discours psychanalytique est arrivé par mon nom, et c'est là ce qui rend impossible de retirer sa signature de ma part dans *Sci-licet*. » (1968, n° 1, p. 7)

241. « Seulement faire interdiction de ce qui s'impose de notre être, c'est nous offrir à un retour de destinée qui est malédiction. Ce qui est refusé dans le symbolique, rappelons-en le verdict lacanien, reparaît dans le réel. » (9 octobre 1967, « Proposition sur le psychanalyste de l'École », n° 1, p. 23)

242. « Je le dis, de ce que ce soit démontré sans exception de ceux que j'ai appelés mes " dandys " : il n'y a pas le moindre accès au dire de Freud, qui ne soit forclos — et sans retour dans ce cas — par le choix de tel analyste. » (1973, « L'étourdit », n° 4, p. 10)

243. « Car c'est dans la " Question préalable " de mes *Écrits*, laquelle était à lire comme la réponse donnée par le perçu dans la psychose, que j'introduis le Nom-du-père et qu'aux champs (dans cet écrit, mis en graphe) dont il permet d'ordonner la psychose elle-même, on peut mesurer sa puissance. » (*Ibid.*, p. 14)

244. « Le sujet s'y trouvait déjà supposé, rien qu'à le saisir du contexte que Schreber, par Freud, m'avait fourni de l'exhaustion de la psychose. » (*Ibid.*, p. 16)

245. « Je pourrais, ici, à développer l'inscription que j'ai faite par une fonction hyperbolique de la psychose de Schreber, y démontrer dans ce qu'il a de sardonique l'effet de pousse-à-la-femme qui se spécifie du premier quantem. » (*Ibid.*, p. 22)

246. « C'est même de là qu'il est réduit à trouver que son corps n'est pas sans organes, et que leur fonction à chacun lui fait problème — ce dont le schizophrène se spécifie d'être pris sans le secours d'aucun discours établi. » (*Ibid.*, p. 31)

247. « Je ne déteste donc pas du tout certains symptômes, liés à l'intolérable de la vérité freudienne. Ils la confirment, et même à croire prendre force de moi. Pour reprendre une ironie de Poincaré sur Cantor, mon discours n'est pas stérile, il engendre l'antinomie, et même mieux : il se démontre pouvoir se soutenir même de la psychose. Plus heureux que Freud qui, pour en avoir abordé la structure, a dû recourir à l'épave des mémoires d'un défunt, c'est d'une reprise de ma parole que naît mon Schreber (et même ici bi président, aigle à deux têtes). » (*Ibid.*, p. 51)

248. A propos de sa thèse, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* : « J'étais naïf alors. Je croyais que la personnalité était chose aisée à saisir. Je n'oserais plus donner ce titre à ce dont il était question car, de fait, je ne crois pas que la psychose ait quelque chose à faire avec la personnalité. La psychose est un essai de rigueur. En ce sens, je dirais que je suis psychotique. Je suis psychotique pour la seule raison que j'ai toujours essayé d'être rigoureux. » (Yale University, 24 novembre 1975, n° 6/7, p. 9)

249. « Cela va évidemment assez loin puisque ça suppose que les logiciens, par exemple, qui tendent vers ce but, les géomètres aussi, partageraient en dernière analyse une certaine forme de psychose. » (*Ibid.*)

250. A propos de sa thèse : « Un certain nombre de gens ici savent, je pense, ce qu'est une érotomane : l'érotomanie implique le choix d'une personne plus ou moins célèbre et l'idée que cette personne n'est concernée que par vous. Il serait nécessaire de trouver comment cette idée prend racine, quoique ce soit impossible jusqu'à présent », etc. (*Ibid.*, p. 9-10).

251. « Je me permis — aussi psychotique que ma patiente — de prendre cela au sérieux et de penser que, si la prison l'avait calmée, c'était là ce qu'elle avait réellement recherché. Aussi donnai-je à cela un nom plutôt bizarre : je l'appelai " paranoïa d'autopunition ". » (*Ibid.*, p. 10)

252. « Freud n'a pas principalement étudié les psychotiques. Mais il a, comme moi, en fait, étudié les écrits d'un psychotique, le fameux président Schreber. Et, à l'endroit du président Schreber, Freud n'adopte pas le même type de position que moi. Il est vrai que c'était un cas de logique beaucoup plus poussé. Mais je remarquai, à cause de ce qui fait le fond de sa pensée, que Freud n'était pas psychotique. Il n'est pas psychotique, contrairement à beaucoup, parce qu'il s'intéressait à quelque chose de différent. Son premier intérêt était l'hystérie. Et sa voix d'approche de cette autre chose était parfaitement sérieuse, consistant non pas à colliger des

écrits — car les cas qu'il traitait n'étaient pas gens à inonder d'écrits, contrairement aux psychotiques — mais à écouter. » (*Ibid.*)

253. « Je ne pense pas qu'on puisse dire réellement que les névrosés sont malades mentaux. Les névrosés sont ce que sont la plupart. Heureusement ils ne sont pas psychotiques. » (*Ibid.*, p. 15)

254. La psychanalyse « est elle-même un symptôme social, la dernière forme de démence sociale qui ait été conçue » (*Ibid.*, p. 18).

255. « Les constructions logiques, j'ai dit que je les considérais psychotiques. » (*Ibid.*, p. 29)

256. « La psychose est pleine de sens. » (*Ibid.*)

257. « Les stéréotypes ne tiennent pour le psychotique que pour leur sens. » (*Ibid.*)

258. « Verwerfung, le jugement qui choisit et rejette. » (*Ibid.*, p. 36)

259. « Dieu a peut-être des symptômes, mais sa connaissance est probablement d'ordre paranoïaque. » (Massachusetts Institute of Technology, 2 décembre 1975, *Ibid.*, p. 58)

260. « Freud disait que l'analyse était une « paranoïa raisonnée » ; il y a cette face dans l'analyse. » (*Ibid.*)

261. « Le prétendu mystère de la Trinité divine reflète ce qui est en chacun de nous, et ce que ça illustre le mieux c'est la connaissance paranoïaque. » (*Ibid.*)

262. A elle seule, l'analyse confirme que de ces trois catégories, R, S, I, les meilleurs représentants sont des dingues. Les raides-fou ne doutent pas un seul instant d'être dans le réel. Cela pourrait prêter à gaudrioles concernant la Trinité divine, parce que la Trinité divine, ce n'est pas si dingue, si dieu-ingue. » (*Ibid.*, p. 58-59)

III — LES ÉCRITS

1956 : « **Le Séminaire sur *la Lettre volée*** (SEUIL, 1966)

263. Nous posons que c'est la loi propre à [la chaîne signifiante] qui régit les effets psychanalytiques déterminants pour le sujet : tels que la forclusion (*Verwerfung*), le refoulement (*Verdrängung*), la dénégation (*Ver-neinung*) elle-même [...] » (p. 11).

264. A propos du schéma L : « Cette dialectique de l'intersubjectivité, dont nous avons démontré l'usage nécessaire à travers les trois ans passés de notre séminaire à Sainte-Anne, depuis la théorie du transfert jusqu'à la structure de la paranoïa, s'appuie volontiers du schéma suivant : [schéma]. » (p. 53)

1966 : « **De nos antécédents** »

265. A propos de sa thèse : « Elle tient dans la trace de Clérambault, notre seul maître en psychiatrie. Son automatisme *mental*, avec son idéologie mécanistique de métaphore bien critiquable assurément, nous paraît, dans ses prises du texte subjectif, plus proche de ce qui peut se construire d'une analyse structurale, qu'aucun effort clinique dans la psychiatrie française. » (p. 65)

266. « [...] ces images dites partielles, seules à mériter la référence d'un archaïsme premier, que nous réunissons sous le titre des images du corps morcelé, et qui se confirment de l'assertion, dans la phénoménologie de l'expérience kleinienne, des fantasmes de la phase dite paranoïde (p. 70).

267. « Les repères de la connaissance spéculaire enfin sont rappelés par nous d'une sémiologie qui va de la plus subtile dépersonnalisation à

l'hallucination du double. On sait qu'ils n'ont en eux-mêmes aucune valeur diagnostique quant à la structure du sujet (la psychotique entre autres). Étant cependant plus important de noter qu'ils ne constituent pas un repère plus consistant du fantasme dans le traitement psychanalytique. » (p. 71)

1936 : « Au-delà du principe de réalité »

268. A propos de la conception atomiste de l'engramme : « Qu'on se réfère, pour saisir pleinement ce paradoxe, à la définition qui est donnée [chez Taine] de la perception comme d'une " hallucination vraie ". » (p. 77)

269. « C'est ainsi qu'en assimilant le phénomène de l'hallucination à l'ordre du sensoriel, la psychologie associationniste ne fait que reproduire la portée absolument mythique que la tradition philosophique conférait à ce phénomène dans la question d'école sur l'erreur des sens. » (*Ibid.*)

1937 : « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je »

270. Le sens de l'activité jubilatoire de l'enfant au miroir « n'est pas moins révélateur d'un dynamisme libidinal, resté problématique jusqu'alors, que d'une structure ontologique du monde humain qui s'insère dans nos réflexions sur la connaissance paranoïaque » (p. 94).

271. « L'image spéculaire semble être le seuil du monde visible, si nous nous fions à la disposition en miroir que présente dans l'hallucination et dans le rêve l'image du corps propre [...] » (p. 95)

272. « Nous avons nous-mêmes montré dans la dialectique sociale qui structure comme paranoïaque la connaissance humaine, la raison qui la rend plus autonome que celle de l'animal du champ de forces du désir, mais aussi qui la détermine dans ce " peu de réalité " qu'y dénonce l'insatisfaction surréaliste. » (p. 96)

273. « L'aliénation paranoïaque qui date du virage du *je* spéculaire en *je social* » (p. 98).

274. « Ainsi se comprend cette inertie propre aux formations du /e où l'on peut voir la définition la plus extensive de la névrose : comme la captation du sujet par la situation donne la formule la plus générale de la folie, de celle qui gît entre les murs des asiles, comme de celle qui assourdit la terre de son bruit et de sa fureur. Les souffrances de la névrose et de la psychose sont pour nous l'école des passions de l'âme [...] » (p. 99)

1948 : « L'agressivité en psychanalyse »

275. « Loin de l'attaquer de front, la maïeutique analytique adopte un détour qui revient en somme à induire dans le sujet une paranoïa dirigée. C'est bien en effet l'un des aspects de l'action analytique que d'opérer la projection de ce que Mélanie Klein appelle les mauvais *objets internes*, mécanisme paranoïaque certes, mais ici bien systématisé, filtré en quelque sorte et étanché à mesure. » (p. 109)

276. « La tendance agressive se révèle fondamentale dans une certaine série d'états significatifs de la personnalité, qui sont les psychoses paranoïdes et paranoïaques. » (p. 110)

277. « J'ai souligné dans mes travaux qu'on pouvait coordonner par leur sensation strictement parallèle la qualité de la réaction agressive qu'on peut attendre de telle forme de paranoïa avec l'étape de la genèse mentale représentée par le délire symptomatique de cette même forme. Relation qui apparaît encore plus profonde quand — je l'ai montré par une forme curable : la paranoïa d'auto-punition — l'acte agressif résout la construction délirante. » (*Ibid.*)

278. « [...] sans parler du *kakon* obscur à quoi le paranoïde réfère sa discordance de tout contact vital f/b/d.J.

279. « Ce que j'ai appelé la connaissance paranoïaque se démontre répondre dans ses formes plus ou moins archaïques à certains moments critiques scandant l'histoire de la genèse mentale de l'homme, et qui représentent chacun un stade de l'identification objectivante. » (p. 111)

280. « [...] cette structuration paranoïaque du moi; qui trouve son analogue dans les négations fondamentales, mises en valeur par Freud dans les trois délires de jalousie, d'érotomanie et d'interprétation. C'est le délire même de la belle âme misanthrope, rejetant sur le monde le désordre qui fait son être » (p. 114).

1950 : « Fonctions de la psychanalyse en criminologie »

281. « [...] deux formes extrêmes d'homicide paranoïaque, le cas "Aimée" et celui des sœurs Papin » (p. 142).

282. A propos de la narcose : « Les vaticinations qu'elle provoque, déroutantes pour l'enquêteur, sont dangereuses pour le sujet, qui, pour si peu qu'il participe d'une structure psychotique, peut y trouver le " moment fécond " d'un délire. » (p. 144)

1946 : « Propos sur la causalité psychique »

283. Critique d'une théorie organiciste de la folie, l'organo-dynamisme d'Henri Ey (p. 151-162).

284. « [...] une doctrine du trouble mental que je crois incomplète et fautive et qui se désigne elle-même en psychiatrie sous le nom d'organicisme » (p. 152).

285. « Vous verrez que la question de la vérité conditionne dans son essence le phénomène de la folie, et qu'à vouloir l'éviter, on châtre ce phénomène de la signification par où je pense vous montrer qu'il tient à l'être même de l'homme. » (p. 153-154)

286. « J'ai nommé la folie : comme je loue Ey d'en maintenir obstinément le terme [...] » (p. 154).

287. « Pour parler en termes concrets, y a-t-il rien qui distingue l'aliéné des autres malades, si ce n'est qu'on l'enferme dans un asile alors qu'on les hospitalise ? » ffb/d.j

288. L'inspiration jacksonnienne de Ey « ne permet pas de distinguer essentiellement l'aphasie de la démence, l'algie fonctionnelle de l'hypochondrie, l'hallucinoïse des hallucinations ni même certaines agnosies de tel délire » (*Ibid.*)

289. A propos d'un cas de Hockheimer : « Me dira-t-il que le défaut de réaction de la personnalité restante au trouble négatif, est ce qui distingue d'une psychose ce malade évidemment neurologique ? Je lui répondrai qu'il n'en est rien. » (p. 155)

290. « Je le demande donc à Henri Ey : en quoi distingue-t-il ce malade d'un fou ? » (p. 156)

291. Citation de Henri Ey : « Les maladies mentales sont des insultes et des entraves à la liberté, elles ne sont pas causées par l'activité libre, c'est-à-dire purement psycho-génétiques. » (p. 157)

292. La pensée de Henri Ey « lui [dérobe] ensemble par une nécessité révélatrice la vérité du psychisme avec celle de la folie » (p. 158).

293. A propos des termes de Henri Ey, « champ psychique » et « trajectoire dans le champ » : « [...] je persiste dans mon bonheur, pour la satisfaction d'y reconnaître des formules parentes de celles qui furent les miennes, quand en exorde à ma thèse sur les psychoses paranoïaques, je tentais de définir le phénomène de la personnalité [...] » (p. 158).

294. La causalité essentielle de la folie (p. 162-177).

295. Quand je passais ma thèse sur *la Psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, un de mes maîtres me pria de formuler ce qu'en somme je m'y était proposé : « En somme, Monsieur, commençai-je, nous ne pouvons oublier que la folie soit un phénomène de la pensée... » (p. 161)

296. A propos de Descartes : « Pour le phénomène de la folie, s'il ne l'a pas approfondi dans ses *Méditations* [...] » (p. 163).

297. « Ey a admirablement vu que [le phénomène de la croyance] ne pouvait être éliminé du phénomène de l'hallucination et du délire », etc. (p. 164-165).

298. « Quel est donc le phénomène de la croyance délirante ? » (p. 165)

299. « Il est, disons-nous, méconnaissance, avec ce que ce terme contient d'antinomie essentielle. Car méconnaître suppose une reconnaissance, comme le manifeste la méconnaissance systématique, où il faut bien admettre que ce qui est nié soit en quelque façon reconnu. » (*Ibid.*)

300. « Il me paraît clair en effet que dans les sentiments d'influence et d'automatisme le sujet ne reconnaît pas ses propres productions comme étant siennes. [...] C'est en quoi nous sommes tous d'accord qu'un fou est un fou [...] la question [n'est-elle pas] de savoir ce qu'il connaît là de lui sans s'y reconnaître ? » (*Ibid.*)

301. « [...] tous, quels qu'ils soient, hallucinations, interprétations, intuitions, et avec quelque extranéité et étrangeté qu'ils soient par lui vécus, ces phénomènes le visent personnellement [...] » (*ibid.*).

302. « Ils le dédoublent, lui répondent, lui font écho, lisant en lui, comme il les identifie, les interroge, les provoque et les déchiffre. » (*Ibid.*)

303. « La folie est vécue toute dans le registre du sens. » (p. 166)

304. « Le phénomène de la folie n'est pas séparable du problème de la signification pour l'être en général, c'est-à-dire du langage pour l'homme. » (*Ibid.*)

305. « Engageons-nous dans cette voie pour étudier les significations de la folie, comme nous y invitent assez les modes originaux qu'y montre le langage », etc. (p. 167).

306. Toute fausse que soit la théorie où ils (Clérambault et Guiraud) comprennent les structures de la connaissance de l'aliéné, Clérambault n'en déploie pas moins « ce magnifique éventail de structures qui va des dits *postulats* des délires passionnels aux phénomènes dits basaux de l'*automatisme mental* » (p. 168).

307. « De Clérambault fut mon seul maître dans l'observation des malades. [...] Je prétends avoir suivi sa méthode dans l'analyse du cas de la psychose paranoïaque qui fait l'objet de ma thèse, cas dont j'ai démontré la structure psychogénétique et désigné l'entité clinique sous le terme plus ou moins valable de paranoïa d'auto-punition. » (*Ibid.*)

308. « Je crois qu'il en ressort déjà une phénoménologie de la folie, complète en ses termes. » (p. 168-169).

309. Après la description : « Ces phénomènes sont apparus en une série de poussées que nous avons désignées du terme, que certains ont bien voulu retenir, de moments féconds du délire. » (p. 169)

310. « Nous avons cherché ainsi à cerner la psychose dans ses rapports avec la totalité des antécédents biographiques, des intentions avouées ou non de la malade, des motifs enfin, perçus ou non, qui se dégagent de la situation contemporaine de son délire, — soit, comme l'indique le titre de notre thèse, dans ses rapports avec la personnalité. » (p. 170)

311. De la page 168 à la page 170, Lacan commente sa thèse.

312. A propos de Louis II de Bavière : « Si un homme qui se croit un roi est fou, un roi qui se croit un roi ne l'est pas moins. » (p. 170)

313. « Le moment du virage est ici donné par la médiation ou l'immédiateté de l'identification, et pour dire le mot, par l'infatuation du sujet. » (p. 171)

314. Notre propos nous porte « au cœur de la dialectique de l'être, — car c'est bien en un tel point que se situe la méconnaissance essentielle de la folie, que notre malade manifeste parfaitement » f/b/d.j.

315. « Cette méconnaissance se révèle dans la révolte, par où le fou veut imposer la loi de son cœur à ce qui lui apparaît comme le désordre du monde, entreprise " insensée ". » (*Ibid.*)

316. « Ce qu'il [le fou] ressent comme la loi de son cœur, n'est que l'image inversée, autant que virtuelle, de ce même être. » (p. 172)

317. « Son être est donc enfermé dans un cercle [...] telle est la formule générale de la folie qu'on trouve dans Hegel. » (*Ibid.*)

318. « Je dis : formule générale de la folie, en ce sens qu'on peut la voir s'appliquer particulièrement à une quelconque de ces phases par quoi s'accomplit plus ou moins dans chaque destinée le développement dialectique de l'être humain, et qu'elle s'y réalise toujours comme une stase de l'être dans une identification idéale qui caractérise ce point d'une destinée particulière », etc. (*ibid.*).

319. « Alceste est fou et Molière le montre comme tel, — très justement en ceci que dans sa belle âme il ne reconnaît pas qu'il concourt lui-même au désordre contre lequel il s'insurge. » (p. 173)

320. Je ne *l'aimerais pas* [Célimère], *s//e ne croyais l'être* [aimé d'elle] (propos d'Alceste). « Réplique dont je me demande si de Clérambault ne l'aurait pas reconnue comme tenant plus du délire passionnel que de l'amour. » (p. 174)

321. « [Guiraud], dans son article sur les meurtres *immotivés*, s'attache à reconnaître que ce n'est rien d'autre que le *kakon* de son propre être que l'aliéné cherche à atteindre dans l'objet qu'il frappe. » (p. 175)

322. « Loin donc que la folie [...] loin qu'elle soit pour la liberté " une insulte " [...] l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté [...] » « Ne devient pas fou qui veut. » (p. 176)

323. « Notre respect pour la folie des risques suprêmes » (*ibid.*).

324. « [...] nous recouvrons le droit d'évoquer les voix hallucinatoires de Jeanne d'Arc ou ce qui s'est passé au chemin de Damas » (p. 177).

325. « Henri Ey méconnaît la causalité de la folie. » (*ibid.*)

326. « [...] ce que j'ai appelé les moments *féconds* du délire » (p. 180).

327. « Connaissance paranoïaque » (*ibid.*).

328. « Ainsi, point essentiel, le premier effet qui apparaisse de l'imago chez l'être humain est un effet *d'aliénation* du sujet. » (p. 181)

329. Le « moment *fécond* du délire pris dans son ensemble » (p. 183).

330. « Au départ de ce développement, voici donc liés le moi primordial comme essentiellement aliéné et le sacrifice comme essentiellement suicidaire : c'est-à-dire la structure fondamentale de la folie. » (p. 187)

331. « Car si d'avoir reconnu cette distance inquantifiable de l'imaginaire et ce tranchant infime de la liberté comme décisifs de la folie [...] » (p. 192).

332. « A partir de l'attachement ridicule à l'objet de revendication en passant par la tension cruelle de la fixation hypochondriaque, jusqu'au fonds suicidaire du délire des négations [...] » (p. 192).

333. Reprendre tout le texte « Propos sur la causalité psychique » (p. 151-193).

1951 : « **Intervention sur le transfert** »

334. « Cette hallucination (Dora percevant l'odeur de fumée) correspondit au stade crépusculaire du retour au moi. » (p. 222)

1953 : « **Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse** »

335. A propos de la notion de relations libidinales d'objet, qui remanie sourdement la conduite de la cure : « La nouvelle perspective a pris ici son départ de l'extension de la méthode aux psychoses. » (p. 243)

336. Freud « déchiffrant un pan entier du langage de l'inconscient dans le délire paranoïde, mais n'utilisant pour cela que le texte-clef laissé par Schreber dans la lave de sa catastrophe subjective » (p. 244).

337. « Dans la folie, quelle qu'en soit la nature, il nous faut reconnaître,

d'une part, la liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître, soit ce que nous appelons obstacles au transfert, et, d'autre part, la formation singulière d'un délire qui — fabulatoire, fantastique ou cosmologique —, interprétatif, revendicateur ou idéaliste —, objective le sujet dans un langage sans dialectique. » (p. 279-280)

338. « L'absence de la parole s'y manifeste par les stéréotypies d'un discours où le sujet, peut-on dire, est parlé plutôt qu'il ne parle. » (p. 280)

339. « Mais c'est une erreur de dire que le sujet les assume [les symboles de l'inconscient] : sa résistance à leur reconnaissance n'étant pas moindre que dans les névroses, quand le sujet y est induit par une tentative de cure. » f/b/d.j

340. « Notons au passage qu'il vaudrait de repérer dans l'espace social les places que la culture a assignées à ces sujets, spécialement quant à leur affectation à des services sociaux afférents au langage, car il n'est pas invraisemblable que s'y démontre un des facteurs qui désignent ces sujets aux effets de rupture produite par les discordances symboliques, caractéristiques des structures complexes de la civilisation. » f/b/d.j

341. A propos de la situation de l'homme malade moderne : « La ressemblance de cette situation avec l'aliénation de la foie pour autant que la forme donnée plus haut est authentique, à savoir que le sujet y est parlé plutôt qu'il ne parle, ressortit évidemment à l'exigence, supposée par la psychanalyse, d'une parole vraie. » (p. 283)

342. l'avertissement de Pascal : « Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou. » (*Ibid.*)

343. « C'est la raison pourquoi dans le refus paranoïaque de la reconnaissance, c'est sous la forme d'une verbalisation négative que l'inavouable sentiment vient à surgir dans l'"interprétation" persécutive. » (p. 298)

344. Freud a déchiffré « un sombre délire comme celui de Schreber jusqu'à l'élargir à la mesure de l'homme éternellement enchaîné à ses symboles. » (p. 307)

345. « L'Homme aux loups démontre ultérieurement son aliénation de la façon la plus catégorique, sous une forme paranoïde. » (p. 311)

346. Que Freud ait donné de l'argent à l'Homme aux loups, « personne ne doute que c'ait été là un facteur déclenchant de la psychose, au reste sans savoir dire trop bien pourquoi » (p. 312).

1955 : « Variantes de la cure type »

347. L'identification narcissique « laisse le sujet [...] plus offert que jamais à cette figure obscène et féroce que l'analyse appelle le surmoi, et qu'il faut comprendre comme la béance ouverte dans l'imaginaire par tout rejet (*Verwerfung*) des commandements de la parole » (p. 360).

1966 : « D'un dessein »

348. « A cette tâche en progrès, ajoutons les difficultés personnelles qui peuvent faire obstacle à l'accession d'un sujet à une notion comme la *Verwerfung* à mesure même du fait qu'il y est plus intéressé. » (p. 363)

1954 : « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite »

349. La fonction de l'hallucination, Merleau-Ponty, phénoménologie, le poème de l'hallucination (p.384).

350. A propos de l'Homme aux loups : « Je pense qu'est encore présente à votre mémoire l'hallucination dont le sujet retrouve la trace avec le souvenir. » (p. 385)

351. La *Verwerfung* : «Ce sujet, nous dit Freud, de la castration

ne voulait rien savoir au sens de refoulement [...] Et pour désigner ce processus, il emploie le terme de *Verwerfung* pour lequel nous proposerons à tout prendre le terme de " retranchement ". Son effet est une abolition symbolique [...] [le sujet] retranche la castration [...] Freud a conclu en le distinguant expressément du refoulement en ces termes : *Eine Verdrängung ist etwas anderes als eine Verwerfung* [...] « Un refoulement est autre chose qu'un jugement qui rejette et choisit » [...] Le procès dont il s'agit ici sous le nom de *Verwerfung* [...] c'est exactement ce qui s'oppose à la *Bejahung* primaire et constitue comme tel ce qui est expulsé [...] La *Verwerfung* donc a coupé court à toute manifestation de l'ordre symbolique, c'est-à-dire à la *Bejahung* [...] le réel, en tant que retranché de la symbolisation primordiale, y est déjà [...] ce qui n'est pas venu au jour du symbolique, apparaît dans le réel. [...] c'est pourquoi la castration ici retranchée par le sujet des limites mêmes du possible, mais aussi bien par là soustraite aux possibilités de la parole, va apparaître dans le réel, erratique-ment, c'est-à-dire dans des relations de transfert sans résistance. [...] l'hallucination en tant qu'elle se différencie radicalement du phénomène interprétatif. » (p. 386-389).

352. « Le sujet [l'Homme aux loups] a perdu la disposition du signifiant, ici il s'arrête devant l'étrangeté du signifié. » (p. 390)

353. « [...] autre souvenir d'hallucination, où c'est de l'arbre lui-même qu'il fait sourdre du sang » (p. 389).

354. « On pourrait dire que le sentiment du déjà vu vient à la rencontre de l'hallucination erratique, que c'est l'écho imaginaire qui surgit en réponse à un point de la réalité qui appartient à la limite ou il a été retranché du symbolique. » (p. 391)

355. « Le contenu de l'hallucination, si massivement symbolique, y doit son apparition dans le réel à ce qu'il n'existe pas pour le sujet. Tout indique en effet que celui-ci reste fixé dans son inconscient à une position féminine imaginaire qui ôte tout sens à sa mutilation hallucinatoire. » (p. 392)

356. « C'est bien ce qui explique, semble-t-il, l'insistance que met le schizophrène à réitérer ce pas. En vain, puisque pour lui tout le symbolique est réel. » (*Ibid.*)

357. « Bien différent en cela du paranoïaque dont nous avons montré dans notre thèse les structures imaginaires prévalentes, c'est-à-dire la rétroaction dans un temps psychique qui rend si difficile l'anamnèse de

de ses troubles, de phénomènes élémentaires qui sont seulement pré-signifiants et qui n'atteignent qu'après une organisation discursive longue et pénible à établir, à constituer, cet univers toujours partiel qu'on appelle un délire. » (p. 392-393)

358. A propos de l'Homme aux cervelles fraîches d'E. Kris : « Mais l'acte lui-même qu'en comprendre ? sinon y voir proprement une émergence d'une relation orale primordialement " retranchée ", ce qui explique sans doute le relatif échec de la première analyse. » (p. 398)

1955 : « La chose freudienne »

359. « [...] ce que nous avons autrefois appelé le principe paranoïaque de la connaissance humaine, selon quoi ses objets sont soumis à une loi de reduplication imaginaire » (p. 428).

360. « [...] l'hypomanie transitoire par éjection de l'objet lui-même » (p. 429).

1955 : « La psychanalyse et son enseignement »

361. « Une gifle — à se reproduire à travers plusieurs générations [...] dans des scénarios compulsifs dont elle semble plutôt déterminer la construction à la façon d'une histoire de Raymond Roussel, jusqu'à n'être plus que l'impulsion ponctuant de sa syncope une méfiance du sexe quasi paranoïaque [...] » (p. 444).

**« Situation de la psychanalyse et
formation du psychanalyste en 1956**

362. « Les lois de l'intersubjectivité sont mathématiques. C'est dans cet ordre que s'édifient les notions de structure, faute de quoi la vue par le dedans des névroses et la tentative d'abord des psychoses restent en panne. » (p. 472)

**1957 : « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou
la raison depuis Freud »**

363. Note 1 : « Ce en quoi l'hallucination verbale, à revêtir cette forme, parfois nous ouvre une porte de communication, jusqu'ici manquée d'être inaperçue, avec la structure freudienne de la psychose (Séminaire de l'année 1955-1956). » (p. 502)

364. « Toute l'expérience va là contre, qui m'a fait parler, à un moment donné de mon séminaire sur les psychoses, des « points de capiton » requis par ce schéma pour rendre compte de la dominance de la lettre dans la transformation dramatique que le dialogue peut opérer dans le sujet. » (p. 503)

365. « Sa gerbe *n'était pas avare ni haineuse...* sous l'aspect duquel je présentai la métaphore au temps venu de mon séminaire sur les psychoses. » (p. 506)

366. « Folie, vous n'êtes plus l'objet de l'éloge ambigu où le sage a aménagé le terrier inexpugnable de sa crainte. » (p. 526)

1959 : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »

367. On ne donnera de ce texte qui doit être pris dans son ensemble que quelques éléments de repères :

- A propos des thèmes mécanistes et dynamistes (p. 532).
- L'hallucination verbale (p. 502).
- L'hallucination motrice verbale (p. 533).
- Le cas « truie — je viens de chez le charcutier » (p. 534).
- « Au lieu où l'objet indicible est rejeté dans le réel [...] » (p. 535).
- « [...] dans l'abord de la psychose, parce que nulle part le symptôme, si on sait le lire, n'est plus clairement articulé dans la structure elle-même » (p. 537).
- La variété sous laquelle se présentent les hallucinations verbales dans les Mémoires de Schreber (p. 537).
- « A considérer le seul texte des hallucinations, une distinction s'y établit aussitôt pour le linguiste entre phénomènes de code et phénomènes de message. » (p. 537)
- Note : « Notons que notre hommage ne fait que prolonger celui de Freud, qui ne répugne pas à reconnaître dans le délire lui-même de Schreber une anticipation de la théorie de la libido [G.W. VIII, p. 315]. » (p. 359)
- « Car les théories présentes [les postfreudiennes] se recommandent pour le mode absolument incritique, sous lequel ce mécanisme de la projection y est mis en usage. » (p. 541)
- Je l'aime, je le hais, ce n'est pas moi, ce n'est pas lui, il me hait, c'est elle qu'il aime, c'est elle qui m'aime, etc. (p. 541-542).
- La perte de la réalité, etc. (p. 542).
- La répression dans la structure (topique), la régression dans l'histoire (temporelle), la répression dans le développement (génétique) (p. 543).
- « L'homosexualité, prétendue déterminante dans la psychose paranoïaque, est proprement un symptôme articulé dans son procès. » (p. 544)
- Critique de I. Macalpine : « Elle eût mieux fait de se fier à la raison pour laquelle Freud encore s'obstine dans une référence à l'Œdipe à quoi elle n'agrée pas. » (p. 546)
- A propos de ce que disent les auteurs, à propos du transfert dans les psychoses : « Ça serait manquer de charité que de rassembler ici ce qui s'est dit sur ce sujet. » (p. 547)
- « En somme, les psychanalystes s'affirment en état de guérir la psychose dans tous les cas où il ne s'agit pas d'une psychose. » (p. 547)
- Le schéma L, « signifiant que la condition du sujet S (névrose ou psychose) dépend de ce qui se déroule en l'Autre A » (p. 549).
- A propos du schéma L : « Le quatrième terme est donné par le sujet

dans sa réalité, comme telle forclosé dans le système et n'entrant que sous le mode du mort dans le jeu des signifiants, mais devenant le sujet véritable à mesure que ce jeu des signifiants va le faire signifier. » (p. 551)

— « Nous pouvons maintenant entrer dans la subjectivité du délire chez Schreber. » (p. 557)

— « [...] ce terme se rapporte à l'implication la plus nécessaire de [la] pensée [de Freud] quand elle se mesure au phénomène de la psychose : c'est le terme de *Verwerfung* » (p. 558).

— « La *Verwerfung* sera donc tenue par nous pour *forclusion* du signifiant. » (p. 558)

— « [...] si Schreber ne prenait soin de nous informer de surcroît que ce Dieu est forclos de tout autre aspect de l'échange » (p. 562).

— « Essayons maintenant de reporter la position du sujet telle qu'elle se constitue ici dans l'ordre symbolique sur le ternaire qui la repère dans notre schéma R. » (p. 563)

— « [...] la place du Créateur s'y désigne de ce *liegen* /assert, laisser en plan, fondamental, où paraît se dénuder, de la forclusion du Père, l'absence qui a permis de se construire à la primordiale symbolisation M de la Mère » (p. 563).

— « [...] une ligne qui culminerait dans les Créatures de la parole [...] se concevrait ainsi comme contournant le trou creusé dans le champ du signifiant par la forclusion du Nom-du-père (v. Schéma I, p. 571) » (p. 563).

— « Car déjà et naguère s'était ouvert pour lui dans le champ de l'imaginaire la béance qui y répondait au défaut de la métaphore symbolique, celle qui ne pouvait trouver à se résoudre que dans l'accomplissement de l'*Enfmannung* (l'émasculatation). » (p. 564)

— « Comme on s'en aperçoit à remarquer que ce n'est pas pour être forclos du pénis, mais pour devoir être le phallus que le patient sera voué à devenir une femme. » (p. 565)

— Reste la disposition du champ R dans le schéma. » (p. 573)

— « [...] avec le désaxement de la relation au grand Autre, et tout ce qu'elle comporte d'anomalie radicale, qualifiée, improprement mais non sans quelques portée d'approche, dans la vieille clinique, de délire partiel » (p. 574).

— « Nous tenons avec lui [Freud] qu'il convient d'écouter celui qui parle, quand il s'agit d'un message qui ne provient pas d'un sujet au-delà du langage, mais bien d'une parole au-delà du sujet. » (p. 574)

— « C'est dans un accident de ce registre et de ce qui s'y accomplit, à savoir la forclusion du Nom-du-père à la place de l'Autre, et dans l'échec de la métaphore paternelle que nous désignons le défaut qui donne à la psychose sa condition essentielle, avec la structure qui la sépare de la névrose. » (p. 575)

— « Aussi bien du même belvédère où nous a porté la subjectivité délirante, nous tournerons-nous aussi vers la subjectivité scientifique. » (p. 576)

— « [...] l'homme d'un discours sur la liberté qu'il faut bien qualifier de délirant » (p. 576).

- A propos de la psychose sociale (p. 576).
- « Pour que la psychose se déclenche, il faut que le Nom-du-père, *verworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet. » (p. 577)
- « [...] jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante » (p. 577).
- « Mais comment le Nom-du-père peut-il être appelé par le sujet à la seule place d'où il ait pu lui advenir et où il n'a jamais été ? Par rien d'autre qu'un père réel, non pas du tout forcément par le père du sujet, par Un-père. » (p. 577)
- « Qu'on recherche au début de la psychose cette conjoncture dramatique. » (p. 578)
- « Pour aller maintenant au principe de la forclusion (*Verwerfung*) du Nom-du-père, il faut admettre que le Nom-du-père redouble à la place de l'Autre le signifiant lui-même du ternaire symbolique, en tant qu'il constitue la loi du signifiant. » (p. 578)
- « Ce n'est pas uniquement de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père, qu'il conviendrait de s'occuper, mais du cas qu'elle fait de sa garde, disons le mot, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au Nom-du-père dans la promotion de la loi. » (p. 579)
- A propos du père : « [...] tous les idéaux qui ne lui offrent que trop d'occasions d'être en posture de démerite, s'insuffisance, voire de fraude, et pour tout dire d'exclure le Nom-du-père de sa position dans le signifiant » (p. 579).
- « C'est la forclusion (*Verwerfung*) primordiale qui domine tout par son problème. » (p. 581)
- « [...] l'enfant, à l'instar du mousse de la pêche célèbre de Prévert, envoie ballader (*verwerfe*) la baleine de l'imposture » (p. 581).
- « [...] la *Verwerfung* inaugurale » (p. 582).
- [Dieu est une p...]. « Terme où culmine le processus par quoi le signifiant s'est " déchaîné " dans le réel, après que la faillite fut ouverte du Nom-du-père, — c'est-à-dire du signifiant qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi. » (p. 583)

1958 : « La direction de la cure et les principes de son pouvoir »

368. La thématique prégénital/génital « attribue au caractère génital les traits [...] de l'autisme plus ou moins dosé » (p. 605).

1960 : « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache

369. A propos de l'absence de négation dans l'inconscient : « Sans doute cette forclusion a été corrigée dès *la Science des rêves*, de l'analyse des détours qui en supporteraient l'équivalent : l'ajournement temporel, l'inhibition, la représentation par le contraire. » (p. 657)

370. « Et quand on conteste la fonction que nous définissons d'après Freud comme celle de la *Verwerfung* (forclusion), croit-on nous réfuter à noter que le verbe dont c'est ici la forme nominale est appliqué par plus d'un texte au jugement ? » (p. 670)

371. « Seul le lien structural où se produit l'exclusion d'un signifiant varie entre ces procédés d'une judiciaire unifiée par l'expérience analytique. » (p. 670)

372. « Ici c'est dans la symphyse même du code avec le lieu de l'Autre que gît le défaut d'existence que tous les jugements de réalité où se développe la psychose n'arriveront pas à combler. » (p. 670)

1958 : « La signification du phallus »

373. « On sait que le complexe de castration inconscient a une fonction de nœud : 1 °) dans la structuration dynamique des symptômes au sens analytique du terme, nous voulons dire de ce qui est analysable dans les névroses, les perversions et les psychoses. » (p. 685)

1959 : « Sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones »

374. A propos du serpent figurant la *libido* dans le rêve pour Jung : « Car voici le sujet à portée de capture par un éros autistique qui, si rafraîchi qu'en soit l'appareil, a un air de Vieille Connaissance. » (p. 701)

375. Freud, dans la *Traumdeutung*, à propos de Silberer, « en vient à préférer que les dits phénomènes ne sont le fait que de " têtes philosophiques portées à la perception endopsychique, voire au délire d'observation " » (p. 701).

376. « Pour convenir que si l'hallucination du réveil fait à l'hystérique princeps de l'analyse [...] » (p. 702).

377. « [...] et la bipolarité de l'autisme corporel que favorise le privilège de l'image spéculaire [...] » (p. 710).

1960 : « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine »

378. « Le clitoris, tout autistiques qu'en soient les sollicitations, s'imposant pourtant dans le réel, comment vient-il à se comparer aux fantasmes précédents ? » (p. 729)

379. « Si la position du sexe diffère quant à l'objet, c'est de toute la distance qui sépare la forme fétichiste de la forme érotomaniaque de l'amour. » (p. 733)

1963 : « Kant avec Sade »

380. « Tels phénomènes de la voix, nommément ceux de la psychose, ont bien cet aspect de l'objet. » (p. 772)

381. « [...] c'est que la voix même folle impose l'idée du sujet, et qu'il ne faut pas que l'objet de la loi suggère une malignité du Dieu réel » (p. 772).

382. A propos de la douleur d'exister : « N'ont-ils donc pas, s'ils croient avoir meilleure oreille que les autres psychiatre, entendu cette douleur à l'état pur moduler la chanson d'aucuns malades qu'on appelle mélancoliques ? » (p. 777)

383. « Je m'attire Pinel et sa pinellerie qui rapplique. Folie morale, opine-t-elle. » (p. 783)

1960 : « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien »

384. « Ce que nous avons appelé " moments féconds " dans notre repérage de la connaissance paranoïaque, n'est pas une référence freudienne. » (p. 796)

385. A propos de Hegel et du sujet du savoir absolu : « On se souvient qu'il nous témoigne en avoir éprouvé la tentation de la folie. » (p. 802)

386. « Nous n'avançons pas ici notre doctrine de la folie. » (p. 802)

387. Le point de capiton (p. 805).

388. « Messages de code et codes de message se distingueront en formes pures dans le sujet de la psychose, celui qui se suffit de cet Autre préalable. » (p. 807)

1966 : « Position de l'inconscient »

389. « La Loi du cœur, nous l'avons dit, fait des siennes plus loin que la paranoïa. » (p. 837)

1966 : « La science et la vérité »

390. « [...] notre science est à interroger dans sa relation à cet aspect

dont la science se soutiendrait : que la vérité comme cause, elle n'en voudrait rien savoir. On reconnaît là la formule que je donne de la *Verwerfung* ou forclusion, — laquelle viendrait ici s'adjoindre en une série fermée à la *Verdrängung*, refoulement, à la *Verneinung*, dénégation, dont vous avez reconnu au passage la fonction dans la magie et la religion. Sans doute ce que nous avons dit des relations de la *Verwerfung* avec la psychose, spécialement comme *Verwerfung* du Nom-du-père, vient-il là en apparence s'opposer à cette tentative de repérage structural. » (p. 874)

391. « Pourtant si l'on aperçoit qu'une paranoïa réussie apparaîtrait aussi bien être la clôture de la science [...] » (p. 874)

392. « Ce n'est pas moi qui ai introduit la formule de la paranoïa réussie. » (p. 875)

IV

1972 : « Discours de clôture des Journées sur les psychoses chez l'enfant »

(Enfance *aliénée*, 10/18, n° 713, 1972)

393. A propos de Henri Ey : « Il a posé la question de ce qu'il en est de la maladie mentale. » (p. 143)

394. A propos de la liberté : « Si la psychose est bien la vérité de tout ce qui verbalement s'agite sous ce drapeau, sous cette idéologie, actuellement la seule à ce que l'homme de la civilisation s'en arme [...] » (p. 144).

395. « [...] l'observation pertinente que le Dr Cooper a faite, que pour obtenir un enfant psychotique, il y faut au moins le travail de deux générations, lui-même en étant le fruit à la troisième » f/b/d.J.

396. « N'est pas à négliger la perspective d'où Oury pouvait formuler qu'à l'intérieur du collectif, le psychotique essentiellement se présente comme le signe, signe en impasse, de ce qui légitime la référence à la liberté. » (p. 145)

397. « La valeur de la psychanalyse, c'est d'opérer sur le fantasme. Le degré de sa réussite a démontré que là se juge la forme qui assujettit comme névrose, perversion ou psychose. » (p. 148)

TABLE

Pages

Première partie : LE SÉMINAIRE

1963-1954 : <i>les Écrits techniques de Freud</i>	7
1954-1955 : <i>le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse</i>	9
1955-1956 <i>les Psychoses</i>	10
1956-1957 « La relation d'objet et les structures freudiennes ».	19
1957-1958 « Les formations de l'inconscient	20
1958-1959 « Le désir et son interprétation	21
1959-1960 <i>l'Éthique de la psychanalyse</i>	22
1960-1961 « Le transfert dans a disparité subjective »	23
1961-1962 « L'identification	24
1962-1963 « L'angoisse	24
10 novembre 1963 : « Les Noms-du-père »	26
1964 <i>les Quatres concepts fondamentaux de la psychanalyse</i>	27
1964-1965	27
1965-1966 « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse	27
1966-1967 « L'objet de la psychanalyse »	29
1967-1968 « La logique du fantasme	29
1968-1969 « L'acte analytique	30
1969-1970 « D'un autre à l'Autre »	31
1970-1971 « L'envers de la psychanalyse	32
1971-1972 « D'un discours qui ne serait pas du semblant ».	32
1972-1973 «... ou pire ».	32
1973-1974 Encore	33
« Les non-dupes errent	34

1974-1975 : « R.S.I. »	34
1976 : « Ouverture de la Section clinique	35
1975-1976 : « Le sinthome	36
1976-1977 : « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre » ..	37

<i>Deuxième partie : SCILICET</i>	39
-----------------------------------	----

<i>Troisième partie : LES ÉCRITS</i>	43
--------------------------------------	----

1956 « Le Séminaire sur <i>la Lettre volée</i>	43
1966 « De nos antécédents	43
1936 « Au-delà du principe de réalité »	44
1937 « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je »	44
1948 « L'agressivité en psychanalyse	45
1950 « Fonction de la psychanalyse en criminologie	46
1946 « Propos sur la causalité psychique	46
1951 « Intervention sur le transfert	51
1953 « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse	51
1955 « Variantes de la cure type	53
1966 « D'un dessein	53
1954 « Réponse au commentaire de Jean Hyppolyte	53
1955 « La chose freudienne	55
1955 « La psychanalyse et son enseignement	55
1956 « Situation de la psychanalyse en 1956 »	56
1957 « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud »	56
1959 : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose	57

1958	« La direction de la cure et les principes de son pouvoir »	59
1960	« Remarque sur le rapport de Daniel Lagache »	60
1958	« La signification du phallus »	60
1959	« Sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones »	60
1960	« Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine »	61
1963	« Kant avec Sade »	61
1960	« Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » »	62
1966 :	« Position de l'inconscient » »	62
1966 :	« La science et la vérité »	62

<i>Quatrième partie</i> :	DISCOURS DE CLÔTURE DES JOURNÉES SUR LES PSYCHOSES CHEZ L'ENFANT	65
---------------------------	---	----